



CIRQUE

La petite histoire d'une grande école

Page E 4



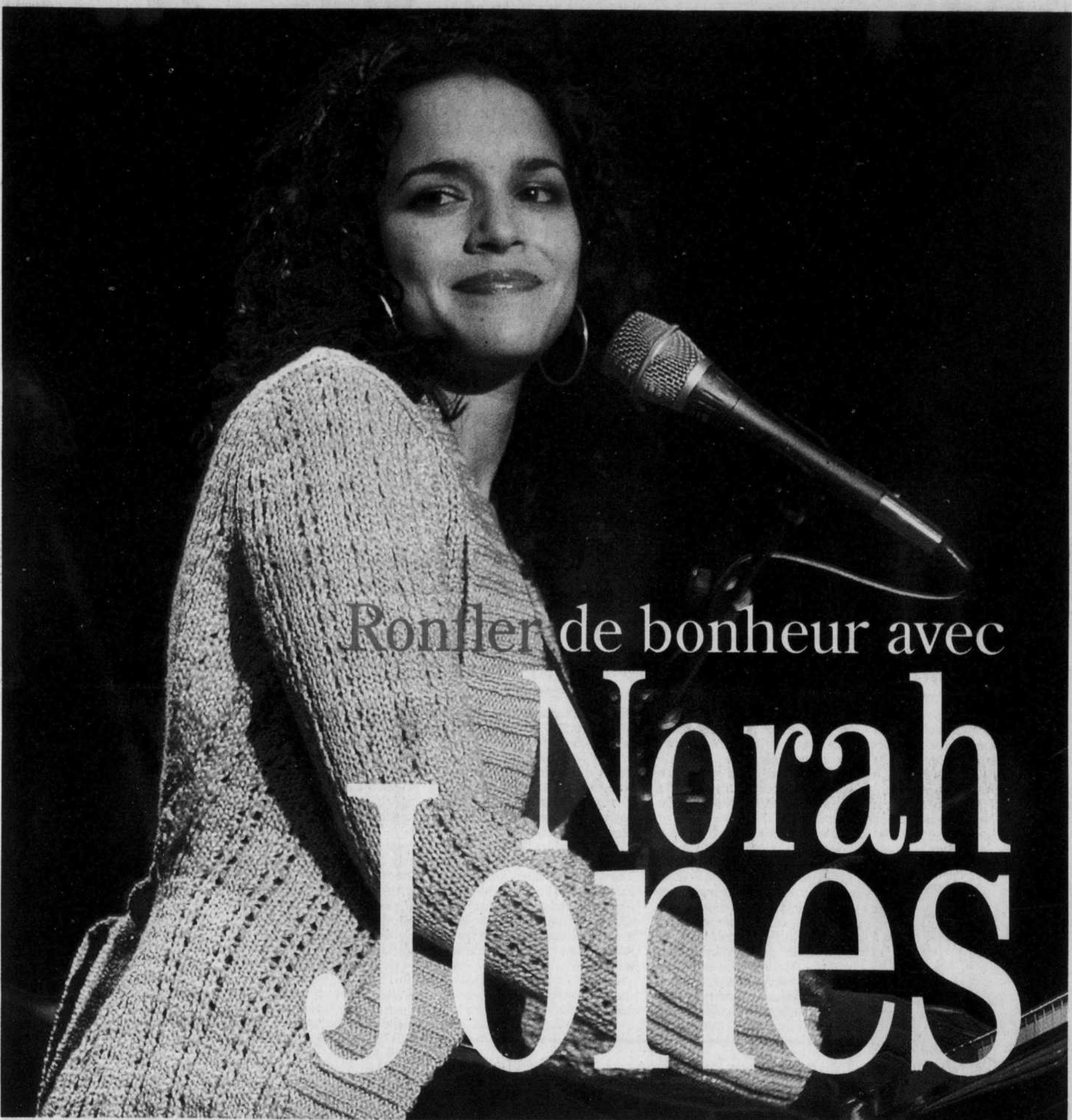
CINÉMA

Un thriller lourd et sourd

Page E 7

CAHIER **E**

CULTURE



Ronfler de bonheur avec

Norah Jones

KIMBERLY WHITE

Les mauvaises langues disent de Norah Jones, la chanteuse à la voix de miel, aux mélodies coulantes et aux 30 millions d'albums vendus, qu'elle endort ses auditoires. Et si c'était seulement l'effet d'un bien-être bigrement nécessaire? Alors qu'elle s'amène au Saint-Denis, nuançons.

SYLVAIN CORMIER

Snorah Jones. Vilain surnom. C'est un critique du *Miami Herald* qui a trouvé ça pour résumer l'impression que lui laissait l'écoute de *Not Too Late*, le troisième album de Norah Jones: «*Norah, snorah — boring and sleep-inducing*», titrait Howard Cohen en février dernier. Entendez: Norah l'endormante, la chanteuse au timbre si suave qu'il en est soporifique, aux airs si languissants qu'ils induisent le ronflement («*snoring*») chez les multitudes qui achètent ses disques, celui-là comme les précédents, *Come Away With Me* et *Feels Like Home*. Le journaliste en rajoutait, raillant les velléités d'engagement politique de la chanteuse dans sa chanson *My Dear Country*, où elle pointe Bush Jr. de son index joli: «*Peut-être la p'tite chérie des Starbucks croit-elle qu'elle laissera Bush au point de le faire démissionner, avec ses tounettes à saveur de moka léger*». Ouille.

Le sobriquet assassins a été repris un peu partout, et il s'est forcément trouvé un autre journaliste — Josh Eells, sur le site *Blender — The Ultimate Guide To Music And More* — pour sonder l'intéressée, des fois qu'il y aurait blessure. En vain. Norah Jones chante peut-être doucement, très doucement, voire trop doucement pour certains, mais elle a la couenne dure. «*Au début, ça m'a dérangée, mais finalement, c'est assez drôle. Maintenant, ma mère m'appelle Snorah tout le temps. La vérité est que le gars a un peu raison: en m'écoulant, je crois que les gens se détendent, et quand ils sont détendus, c'est vrai que ça induit bien le sommeil. Je reçois ça comme une sorte de compliment*». Lassante, elle aime moins. «*Qu'on dise que ma musique est trop lente est une question de perception. Mais "boring"? C'est simplement méchant*».

Trop lent, du Norah Jones, disent-ils. Trop doux tout le temps. Trop systématiquement agréable, caressant, bien-faisant. Drôles de défauts qui ressemblent à s'y méprendre à des qualités. Question de point de vue. Norah Jones est une sorte de chanteuse idéale pour ceux qui aiment la musique mais ne suivent pas l'actualité musicale de trop près, pour les éternels fans de Tom Waits ou de Lyle Lovett, ceux qui ne détestent pas s'offrir un peu de Billie Holiday en fin de soirée avec une coupe de vin, ceux qui aiment Willie Nelson, surtout quand il chante *Always On My Mind*, et qui préfèrent *I Will Always Love You* par Dolly Parton plutôt que par Whitney Houston. «*Elle incarne une douceuse au confluent de plusieurs traditions "radio-friendly", comme disent les Anglo-Saxons*», décrit fort justement Bertrand Di-

cale, critique musical attitré du *Figaro*: «*Le jazz de club, le country classique, la pop intime, le folk grand public*». Norah Jones rejoint les intérêts des amateurs de musique pas trop spécialisés mais de bon goût: le type même du festivalier moyen au FIJM, par exemple.

De fait, c'est au Festival de jazz que Norah Jones a chanté lors de tous ses passages à Montréal, sauf le dernier, au Centre Bell le 28 août 2004. Tous spectacles assez tièdement reçus. Celle qui a enregistré son dernier album dans son appartement new-yorkais, en pyjama, se faisant couler parfois un bain entre deux prises, n'a pas exactement la réputation de soulever les foules par ses sparages vocaux et ses coups de poing sur la poitrine. *Celine Dion, she's not*. Elle en fait peu, le moins possible en fait, préférant chuchoter que s'époumoner, quitte à ne pas enthousiasmer. Dans les entrevues récentes, elle souhaite même que le succès s'amenuise un peu, histoire de vivre une vie d'artiste viable. «*Je veux mener une carrière longue et normale, confiait-elle à Bertrand Dicale. Je ne veux pas être Madonna. Je veux pouvoir marcher dans la rue*».

Portrait new-yorkais

Elle y parvient, à tout le moins dans les rues de son New York chéri. Précision: l'Indo-Américaine Geetali Norah Jones-Shankar, fille d'organisatrice de spectacles et du célèbre Ravi, est née en mars 1979 à Manhattan, a grandi

VOIR PAGE 2: JONES

MUSÉE

L'encyclopédie du dragon

Asiatique, européen ou américain, le dragon est servi à toutes les sauces au Musée de la civilisation. Le visiteur y découvre les différentes formes et manifestations de l'animal cracheur de feu dans une exposition aux proportions encyclopédiques.

PATRICK CAUX

Québec — Le musée propose depuis mercredi *Dragons, entre science et fiction*, une exposition entièrement consacrée à la créature légendaire par excellence. Après *Au Pérou avec Tintin* (qu'on pourra voir jusqu'au 6 janvier 2008), l'institution de la rue Dalhousie montre de nouveau son penchant à faire de l'imaginaire une trame au service de la muséologie.

«*On se sert du dragon pour parler de traits des civilisations*», explique la directrice générale du musée, Claire Simard. «*On associe souvent le dragon à l'univers fantastique d'aujourd'hui, mais on voit que ses racines sont très profondes. En Chine, sa première apparition daterait de plus de 6000 ans. Il est aussi intéressant de constater qu'on retrouve des dragons dans pratiquement toutes les parties du monde. Grâce à cette exposition, on peut découvrir comment différentes cultures les ont interprétés et comment elles les ont incarnés dans leur imaginaire symbolique*».

Le projet est né au Muséum national d'histoire naturelle de France. Depuis quelques années, le Musée de la civilisation entretient d'excellents liens avec l'institution française — l'exposition *Pour que nature vive*, mettant en vedette les collections du Muséum, vient tout juste de se terminer et les deux musées préparent déjà pour 2008 une grande exposition intitulée *L'Or des Amériques*.

Cette bonne entente ne date pas d'hier. «*On a été fascinés d'apprendre que, dès le XIX^e siècle, les professeurs du Séminaire de Québec [NDLR: dont le Musée de la civilisation s'occupe maintenant des collections] entretenaient une correspondance soutenue avec les scientifiques du Muséum national d'histoire naturelle. Ils allaient même jusqu'à échanger certains spécimens*», évoque Claire Simard.

C'est fort de cette longue tradition d'échanges que *Dragons, entre science et fiction* a traversé l'Atlantique. Fidèle à ses habitudes, l'équipe de réalisation du musée de Québec a conservé le canevas de base de l'exposition, tout en se permettant d'importantes modifications. «*Pour nous, précise la directrice, il était primordial de l'adapter à la réalité américaine, notamment en faisant une place aux représentations du dragon chez les autochtones d'Amérique du Nord*».

Science, mythes et trésors

Dès l'entrée, on a le sentiment de pénétrer dans l'antre inquiétant du héros du jour. La proposition scénographique — où domine la noirceur, la fumée et les

VOIR PAGE 3: DRAGON

ANALEKTA

• RHAPSODIES... idéal pour la FÊTE DES MÈRES •



Quebec

ALAIN LEFÈVRE

ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL

MATHIEU / RACHMANINOV / GERSHWIN

analekta.com



CULTURE

Le sculpteur des défunts



Odile Tremblay

Saissante! Instructive! Indispensable même! Oubliez vos préjugés, remisez vos peurs. Il faut bondir voir cette expo de statues organiques au Centre des sciences de Montréal, dans le Vieux-Port, vrai must de l'été.

Des êtres humains, oui, non, peut-être... Ni le joueur de football, ni la yogi, ni le skieur, ni l'ange, ni le penseur, captés en plein vol comme en un temps suspendu, ne bougent. Immobile, aussi, cette jeune femme au ventre ouvert sur un fœtus bien formé, déjà humain. On examine sans frémir mère et enfant à naître, pétrifiés ensemble devant nos yeux écarquillés.

L'anatomiste allemand Gunther von Hagens, inventeur de la plastination, a injecté des matières plastiques dans les artères de cadavres «consentants» pour conserver la souplesse des corps. Il leur fait prendre la pose, les transforme en d'insolites objets d'art, qui font sensation ou scandale. C'est selon.

Le Monde du corps 2 eût-il exhibé les mêmes formes humaines reproduites en verre, en plastique ou en d'autres matériaux moins controversés que des organes embaumés, seuls de rares visiteurs s'y seraient alors intéressés. Ni la télé, ni les journaux n'auraient claironné son avènement. Irrésistible parfum de scandale...

L'expo a attiré 20 millions de personnes à travers 35 villes du monde, poussées d'abord par une forme de voyeurisme (de vrais corps humains, pensez donc!), vite séduites par l'immense intérêt pédagogique du parcours. Poumons avec ou sans nicotine. La voici, la différence, couleur comprise! Et pourquoi se voiler la face? Le connaît-on si bien, l'intérieur de notre corps? Tant de mystères internes appellent la lumière.

— Dégueu ou pas dégueu?

Une jeune animatrice télé posait la question à sa reporter.

— Pas dégueu.

Un verdict partagé par l'ensemble des visiteurs ce jour-là. Faut dire que Gunther von Hagens retire aux corps leur peau, en général. D'où cette impression d'irréalité. La distanciation est telle qu'on oublie le passé vibrant de ces statues.

J'avais éprouvé un malaise beaucoup plus grand de-

vant les momies pharaoniques du Caire, ou devant les corps exposés dans un musée de la ville de Guanajuato au Mexique, momifiés par des propriétés du sol. A cause de cette enveloppe de peau préservée, qui nous renvoie à l'humanité telle qu'on l'a toujours perçue.

En écorché, les organes des corps deviennent une éblouissante mécanique. La mort rôde sur l'expo, mais à la façon des «vanités» de la Belle Époque, ces crânes ornés rappelant nos fins dernières, qui jouaient d'esthétisme en attendant. Ou comme la célèbre *Catrina* des Mexicains, symbole de la mort joyeuse, dont l'élegant squelette coiffé d'un grand chapeau n'effraie personne.

L'anatomiste le jure bien haut: «Tous les corps exposés sont des legs volontaires. Il n'y a aucun prisonnier de guerre. Promis!» D'ailleurs, des formulaires invitent les visiteurs à offrir leur corps à la plastination. Et je soupçonne les volontaires, par-delà les raisons scientifiques évoquées, de chercher une forme de survie en abandonnant leur carcasse aux mains du marionnettiste des défunts.

Gunther von Hagens ne se définit pas comme un véritable artiste, plutôt comme un scientifique, vaguement poète tout de même. Seul un sculpteur dans l'âme pouvait offrir à ces corps sans vie des postures d'athlètes.

Mais c'est surtout dans la lignée des dessins anatomiques de la Renaissance, ceux de Leonard de Vinci, entre autres, que cette expo s'inscrit. Les «écorchés» du maître italien sont d'ailleurs exposés sur les cimaises devant les corps.

Tout au long du parcours, des visiteurs soupiraient mercredi: «On est peu de chose, allez.» Mais on est beaucoup, au contraire. Tous ces muscles, ces tendons, ces os, ces organes si parfaitement adaptés, qui détiennent les clés du mouvement et de la pensée, cachés pudiquement par la peau, d'ordinaire. Et veut-on toujours la soulever, cette peau-là?

Le Monde du corps 2 nous force (merci!) à voir en nous.

Le fait que l'expo circule sur la planète depuis 1995 a sans doute contribué à atténuer quelques objections éthiques soulevées partout. L'anatomiste-sculpteur a essuyé des foudres brûlantes en exhibant ses écorchés. On a l'impression que tout a été dit ailleurs et que les marges de tolérance ont été repoussées avec le temps. A Montréal aussi, un débat éthique est prévu. Des questions s'imposent. Affrontons-les.

Transgresser les interdits de la mort ne se fait pas sans peine. Chaque visiteur possède son rapport personnel au trépas et se heurte à ses propres tabous. L'expo en fait tomber plusieurs.

Gunther von Hagens ne rejette pas l'idée de mettre un jour des corps en posture d'actes amoureux. Oh! Il avance des justifications morales: pour mieux prévenir le sida, par exemple. On sourit, sans trop le croire. Rêve de démiurge, sans doute, que cet-



SOURCE GUNTHER VON HAGENS INSTITUTE FOR PLASTINATION HEIDELBERG

L'exposition *Le Monde du corps 2* est présentée au Centre des sciences de Montréal.

te étroite posthume. Tentation suprême de faire copuler les corps même s'ils ne pourront jamais se reproduire. Faute de goût, toutefois. L'amour et le désir réclament l'esprit qui vole.

La vraie vie est quand même ailleurs...

A quelques encablures du Centre des sciences de Montréal, dans le Vieux-Port, sous le grand chapiteau du Cirque du Soleil, le corps humain chante une autre chanson dans le magnifique spectacle *Kooza*: celle de la virtuosité que les corps peuvent atteindre, lorsque le souffle de la vie véhicule le mouvement. Ces éblouissantes jeunes-contorsionnistes aux membres élastiques, ces trapézistes en haute voltige, ce jongleur aux sept cerceaux roulant, ces funam-

bules, ces otages de la roue de la mort, se riant des lois de la gravitation, semblent narguer toute velléité de plastination. Ils nous jurent que les vrais athlètes sont immortels. Et on a envie de les croire.

Reste à découvrir comment muscles et tendons peuvent ainsi bondir. Alors, rendez-vous au pavillon voisin pour les éclaircissements d'usage. Les deux univers se répondent bel et bien. On sort du Centre des sciences bouleversés de l'avoir compris.

otremblay@ledevoir.com

Cette chronique s'interrompt durant trois semaines. Le Festival de Cannes approche...

JONES

Elle peut même jouer la star, covedette du nouveau film de Wong Kar-wai, *My Blueberry Nights*

SUITE DE LA PAGE 1

avec sa mère dans un bled du Texas (Grapevine) et vit aujourd'hui dans l'East Village. A New York, elle passe à ce point inaperçue qu'elle est parvenue à s'offrir incognito une récente récréation au sein d'un groupe punk pour rire, El Madmo. Il a fallu une bon-

ne dizaine de shows pour qu'un p'tit futé la reconnaisse sous sa perruque blonde platine et la dénonce. Du Living Room, le petit club où, serveuse puis pianiste à temps partiel, elle a rencontré son amoureux Lee Alexander (qui est aussi son bassiste, son réalisateur et l'entremetteur qui lui a ouvert les portes de Blue Note, le presti-

gieux label jazz), Norah Jones a fait son quartier général et son refuge, et c'est là que son autre groupe parallèle est né: The Little Willies, chouette orchestre country-folk entièrement consacré au répertoire de Willie Nelson. L'idole de Norah.

Complétons le portrait de la douce des douces à l'aide de ses révélations dans le papier de Josh Eells pour *Blender*: elle a joué sur un album des Foo Fighters (une ballade rock); il ne lui faut pas plus de deux martinis pour monter sur une scène de karaoké et hurler du Shakira; elle aime fermer les bars; Warrant, Motley Crüe et Guns N' Roses ont été les groupes fétiches de son adolescence, alors qu'elle se faisait appeler NoJo. Détail sup-

plémentaire gratuit: ses huit trophées Grammy sont dans le placard. Pas de place.

Tout ça ne fait pas de Norah Jones une rock'n'roll mama. *Courtney Love, she's not*. Elle a passé trop de temps dans les églises du Texas à chanter dans les chorales, trop de temps à s'imprégner de la mégacollection de disques de jazz et de soul de maman Sue Jones, trop de temps à étudier le piano jazz à l'Université du Texas. «Je ne suis pas une pop star, affirmait-elle à Emmanuel Marolle en janvier dernier dans *Le Parisien*. J'ai vendu énormément de disques, mais je suis avant tout une musicienne, pas une chanteuse pop.» A choisir, ces derniers mois elle serait plutôt chanteuse country. Non

seulement chante-t-elle *Creepin'* In en duo avec Dolly Parton sur *Not Too Late*, en plus de jouer avec des anciens du Band (Levon Helm, Garth Hudson), mais elle saisis toutes les occasions de partager la scène ou un micro avec les Kris Kristofferson, Bob Dylan et autres Ryan Adams. Cette semaine même, on peut la voir et l'entendre sur le DVD *Last Man Standing Live* de l'incroyable Jerry Lee Lewis, serinant les classiques country *Crazy Arms* et *Your Cheatin' Heart* avec le Killer.

«Je suis mieux dans ma peau, constatait-elle dans *Le Parisien*. J'ai un peu vieilli. J'ai pris du recul. Alors qu'auparavant j'avais peur de tout. Je m'interrogeais sur la façon dont se passaient les concerts, je me sentais mal à l'aise sur scène, maladroitement dans ma façon de parler au public. Le succès était à la fois merveilleux et très étrange. J'étais trop jeune pour assumer un

tel truc.» Maintenant, ça va. Elle peut même jouer la star, covedette du nouveau film de Wong Kar-wai, *My Blueberry Nights*, présenté à Cannes. Et elle peut en même temps revenir à Montréal dans une plus modeste salle: le Saint-Denis n'est pas le Centre Bell. C'est voulu, comprend-on. On ne va pas voir et entendre Norah Jones pour se défouler. On y va pour se rassurer, pour la bonne chaleur de sa voix: pas surprenant que tant de gens l'aient embrassée en 2002, après le traumatisme collectif du 11-Septembre. «Réconfort» est le fin mot de ce succès. Et «feutré» le mot clé du spectacle. On pourra même s'assoupir quelques instants. C'est permis.

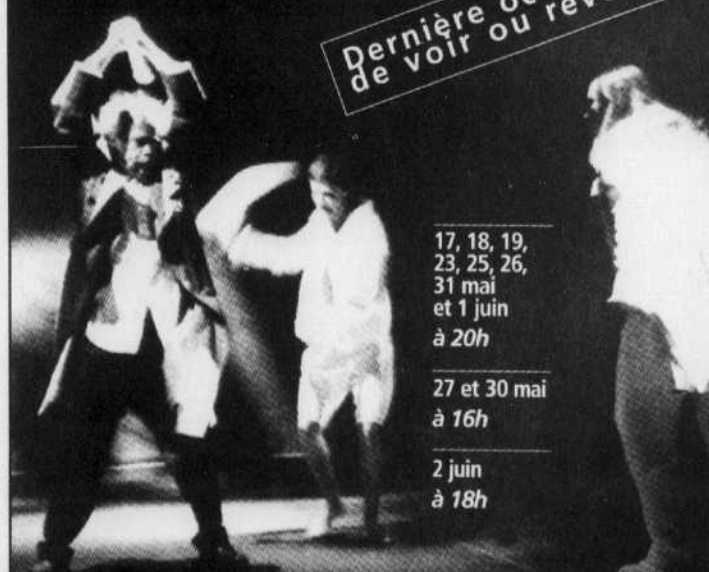
Collaborateur du Devoir

NORAH JONES

Au Saint-Denis, samedi, 20h

Le Groupe de la Veillée
Trans-Atlantique
de Witold Gombrowicz

Dernière occasion
de voir ou revoir



17, 18, 19,
23, 25, 26,
31 mai
et 1 juin
à 20h

27 et 30 mai
à 16h

2 juin
à 18h

Conception et mise en scène

Téo Spychalski

Avec Denis Gravereaux, Marc Zammit, Gabriel Arcand, Richard Lemire, Michel-André Cardin, Bernard Carez, Georges Molnar, Philippe Cyr et Marc Beaudin

... l'éternel tiraillement entre conservatisme et modernité s'illustre d'une suprenante manière... une belle découverte...

— É. Dumas, *La Presse*

Ce roman initiatique porté par une langue absolument truculente... Devant la prose de son compatriote, le metteur en scène fait preuve d'une admirable confiance, animant les pulsions scéniques de cette folle aventure...

— C. Saint-Pierre, *Voix*

Aux confins de l'absurdité et du surréalisme, ce roman, Spychalski le transpose judicieusement à la scène. Heureuses ellipses qui en préservent vives les idées les plus fortes.

— H. Guay, *Le Devoir*

Une satire, un divertissement, des moments absolument fabuleux, presques tous les personnages chorégraphiés...

— A. Ducharme, *Radio-Canada*

Billetterie (514) 526-6582
Admission (514) 790-1245
1371 rue Ontario est

Au THÉÂTRE DE QUAT'SOUS
du 16 avril au 19 mai 2007

Texte PASCAL BRULLEMANS

à partir d'improvisations dirigées par Eric Jean, avec les comédiens et concepteurs

Mise en scène ERIC JEAN

Avec HÉCTOR CASTAÑEDA ARCEO, AGATHE LANÇOT, JOHANNE LEBRUN, BENOÎT MCGINNIS, NELLY MAGAÑA, DOMINIQUE QUESNEL, CHRISTIAN RANGEL

Concepteurs : Magalie Amyot, Simon Bélanger, Alexandre Brunet, Manon Cousin, Jan Komarek, Anne-Catherine Lebeau, Vincent Letellier, Pierre-Etienne Locas, Guillaume Simoneau

Une production du Théâtre de Quat'Sous

Chasseurs



«...UN PUR MOMENT DE GRÂCE AVEC DES ACTEURS BRILLANTS.»

— Claudia Larochelle, *Journal de Montréal*

«UNE EXPÉRIENCE SENSORIELLE ENVOÛTANTE...»

— Sylvie Saint-Jacques, *La Presse*

++ ÉVÈNEMENT-BÉNÉFICE ++ ÉVÈNEMENT-BÉNÉFICE ++ ÉVÈNEMENT-BÉNÉFICE ++

UNE PRÉSENTATION SPÉCIALE DES AUDITIONS DU QUAT'SOUS

Présidente d'honneur : Louise Turcot. Le 24 mai à 20h au Théâtre de Quat'Sous. Des acteurs désormais accomplis et connus du grand public referont devant vous leur première audition. Avec Paul Ahmarani, Emmanuel Bilodeau, Sylvie Drapeau, Sylvie Moreau et plusieurs autres.

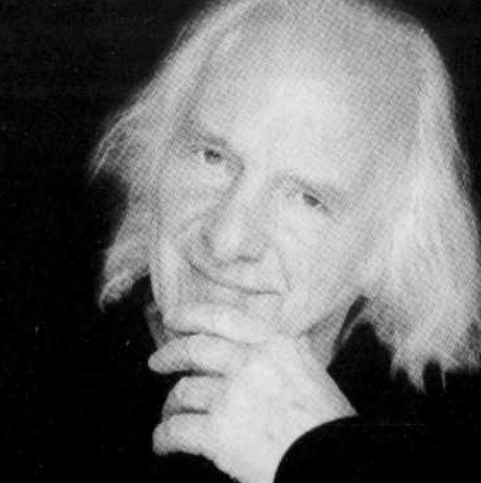
RÉSERVATIONS : 514 845-7277



Billetterie
514-845-7277
www.quatsous.com

En spectacle au Québec

JULOS
BEAUCARNE
Le Joueur Boréal



■ Vendredi 18 et samedi 19 mai : Le Petit Champlain à Québec
68, rue du Petit-Champlain, Québec - Billetterie : 418 692-2631

■ Vendredi 25 mai : Le Vieux Clocher à Magog
64, rue Merry Nord, Magog - Billetterie : 819 847-0470

■ Samedi 26 mai : Le P'tit Bonheur à Saint-Camille
162, rue Miquelon, Saint-Camille - Billetterie : 819 828-2664

■ Dimanche 27 mai : Club de Golf de Pointe-du-Lac
210, chemin du Lac des Pins, Trois-Rivières
Billetterie : 819 377-5309 ou 819 377-5810

■ Mardi 29 et Mercredi 30 mai : Le Gesù à Montréal
Espace Aline Letendre (église) 1200, rue de Bleury, Montréal
Billetterie : 514 861-4056 ou réseau Admission

■ Jeudi 31 mai : CRAPO de Lanoudière
187, rue Sainte-Louise, Saint-Jean-de-Matha
Billetterie : 450 886-1515

Fusion

Association québécoise de théâtre

gesù

ON JOUE AU [PROSPERO] !

THÉÂTRE



ÉVÉNEMENT-BÉNÉFICE UNE PRÉSENTATION
SPÉCIALE DES AUDITIONS DU QUAT'SOUS
Le 24 mai à 20h — Paul Ahmarani, Emmanuel Blodeau, Sylvie Drapeau,
Sylvie Moreau et plusieurs autres
www.quatsous.com 514 845-7277

DRAGON

SUIITE DE LA PAGE E 1

teintes rougeâtres du feu — est parfaite d'évocation. Le jour du passage du *Devoir*, l'exposition n'était pas encore accessible aux visiteurs. Il fallait voir le visage fasciné des enfants retenus aux grilles de la salle pour comprendre le pouvoir d'attraction du lieu.

C'est par une portion consacrée aux différentes manifestations du dragon que s'ouvre l'exposition. De l'Amérique à l'Asie, on y découvre la diversité et la richesse des mythes liés à la bête à travers le temps et l'espace.

Muséum d'histoire naturelle oblige, la deuxième section est consacrée à une approche «scientifique» de la créature. Dans un «cabinet de curiosités» tout droit sorti d'un roman de Jules Verne, on présente différents animaux qui pourraient être à la source de l'iconographie du dragon.

Vient ensuite la partie la plus captivante de la visite, où l'on décline les différentes missions du dragon. On rappelle alors que le dragon représente le chaos initial dans de nombreuses cosmogonies, qu'il constitue une épreuve consacrant les héros (Jason charmant le dragon pour obtenir la toison d'or, saint George terrassant le dragon...), qu'il personnifie le mal en Occident et le bien en Asie, qu'il est une allégorie du passage des saisons et qu'il est, finalement, un féroce gardien de trésors.

Parlant de trésors, l'exposition présente plus de 225 pièces — dont certaines sont de véritables bijoux — provenant du Canada, de l'Europe, de la Chine et des États-Unis.

Parmi les artefacts retenus, les objets en provenance de la Chine sont sans conteste les plus spectaculaires. Grâce à une entente avec le Musée du Palais de la Cité interdite de Pékin, le Musée de la civilisation a pu faire venir de magnifiques pièces. Parmi elles, on remarque particulièrement un des trônes en bois de santal rouge de l'empereur Quianlong (1736-1796) sur lequel est gravée l'effigie du dragon à cinq griffes, symbole réservé exclusivement à l'usage impérial.

Collaborateur du Devoir

DRAGONS, ENTRE SCIENCE ET FICTION

Au Musée de la civilisation, rue Dalhousie, à Québec, du 9 mai 2007 jusqu'en avril 2008.



COLL. MUSÉE MCCORD D'HISTOIRE DE MONTRÉAL
Griffon, sculpture en grès d'Henri Baumont

Des marionnettes abordent l'acceptation des différences

Le Théâtre de l'Œil d'André Laliberté revient à la Maison Théâtre avec un des grands succès de la compagnie: Un autre monde

MICHEL BÉLAIR

André Laliberté arpente depuis tellement longtemps le paysage du théâtre jeunes publics qu'on a l'impression qu'il fait partie des meubles.

Il était là déjà dans les années 1970, quand le milieu théâtral d'ici opéra une réorientation majeure en faveur des jeunes publics. Sa compagnie, le Théâtre de l'Œil, a été fondée en 1973 et a tourné depuis des dizaines de productions (21) partout à travers le Québec et la planète tout entière, de festival en festival, de succès en succès. *Le Porteur*, par exemple, a été joué plus de 500 fois dans plus d'une dizaine de pays; *La Félicité* tourne aussi en version anglaise. Et en ce moment même, en plus de la production qui vient tout juste de prendre l'affiche à la Maison Théâtre, trois autres spectacles du Théâtre de l'Œil (*Le Porteur*, *La Félicité*, *La Cité des loups*) parcourent le Québec et l'Amérique. Pas mal pour des marionnettes en bois et en chiffons...

Respirer plus large

Le revoilà donc, André Laliberté, qui revient à la Maison Théâtre encore avec un des grands succès de sa compagnie: *Un autre monde* de Réjane Charpentier, une pièce créée en 1990, reprise en 2001, puis remontrée rue Ontario jusqu'au début de juin. Le revoilà cette fois avec deux jeunes comédiens-manipulateurs fraîchement sortis de l'École nationale de théâtre (ENT) et qu'il a formés lui-même...

La conversation s'amorce autour du texte de Réjane Charpentier, le metteur en scène souligne d'abord l'importance de sa rencontre avec l'auteur et le caractère à la fois intemporel et très actuel de ce spectacle qui repose sur l'acceptation des différences. Mais bientôt, voilà que nous parlons aussi de la relève et du secteur de la marionnette dans son ensemble, que l'on connaît finalement très peu.

«La rencontre artistique avec Réjane a pour moi été majeure: cela a profondément marqué mon travail. À l'époque, elle revenait d'un long séjour sur une île au large de Vancouver et la compagnie aura finalement monté deux de ses textes avant qu'elle ne disparaisse en 2001. Cœur à cœur et cet Autre monde que nous reprenons à la Maison Théâtre... Ce qui frappe chez elle, c'est sa rigueur, sa grande poésie et son respect de l'enfant. Elle disait par exemple que, plutôt que de prendre un enfant par la main et de tout lui expliquer, il valait mieux le hisser sur ses épaules pour lui laisser voir le paysage le plus



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Malgré ses problèmes chroniques de sous-financement, le théâtre de marionnettes se porte plutôt bien, selon André Laliberté.

large possible. Cela se sent dans ses textes qui sont très exigeants...»

Puis suit, phrase sur phrase, un échange rapide sur ce que les enfants «comprennent» quand ils vont au théâtre. Comme s'il fallait d'abord qu'ils comprennent quelque chose et qu'ils expliquent en donnant deux exemples, tiens, et pourquoi pas trois tant qu'à y être. Comme si on n'allait pas au théâtre, à tout âge (non?), pour ressentir autrement, pour respirer plus large. Menfin... Le metteur en scène conclura en soulignant que les tout-petits — *Un autre monde* s'adresse aux enfants de quatre à huit ans — réussissent toujours à voir très clairement les enjeux mis en relief par un spectacle.

C'est sans doute le fait de parler des petits spectateurs qui se renouvellent constamment depuis la création du Théâtre de l'Œil, il y a 34 ans, qui nous amène aux marionnettes qui elles, c'est bien connu, n'ont pas tendance à se reproduire...

Sur le tas

Vous vous étiez déjà demandé,

vous, où et comment se forment les marionnettistes des compagnies québécoises? Hum?

André Laliberté, qui vit avec des petits personnages en bois autour de lui depuis l'âge de 14 ans, m'a appris que, *grosso modo*, peu de choses ont changé depuis ce temps-là. On apprend toujours à devenir marionnettiste sur le tas, comme on dit, en «gossant» ses propres trucs ou encore en se forçant à l'étranger. Comme à Charleville-Mézières, par exemple, la capitale de la marionnette en Occident.

«C'est quand même étonnant parce qu'il y a beaucoup de compagnies ici qui font du théâtre de marionnettes, reprend Laliberté. Même que, malgré ses problèmes chroniques de sous-financement, la marionnette se porte plutôt bien. Le secteur se diversifie de plus en plus. Il y a maintenant un festival international annuel, *Manigance* [que *Le Devoir* a couvert l'automne dernier]. Et aussi des compagnies qui travaillent pour les adultes. Nous-mêmes, au Théâtre de l'Œil, nous avons collaboré à une production du TNM il y a quelques années [La Savetière prodigieuse de

García Lorca, dans la mise en scène de Martine Beaulne en 2005]. *L'avenir de la marionnette est infini!* [...] Mais quand on parle de formation, c'est pauvre. Oh, il y a bien l'Association québécoise des marionnettistes [AQM] qui existe depuis une dizaine d'années et qui offre maintenant régulièrement des stages avec des grands créateurs européens pour la marionnette. Puis il y a l'UQAM aussi, qui vient tout juste de créer un certificat à l'intérieur de son département d'études théâtrales; c'est Marthe Adam, qui travaille aussi avec *Les Amis de chiffon*, qui dirigera ce programme. Mais c'est tout récent. Et c'est tout...»

Et c'est peu. Très peu même, il faut l'avouer. À un point tel que, pour cet *Autre monde*, dont Laliberté a retouché à peine la mise en scène — qui avait déjà connu un changement majeur en 2001 avec l'arrivée de la couleur sonore du spectacle —, il aura fallu, donc, qu'il se passe ici quelque chose de très spécial...

«J'ai reçu un coup de téléphone de deux finissants de l'École, raconte Laliberté. Ils voulaient recevoir une formation pour la marionnette et, com-

me l'École n'en offrait pas, ils ont eu droit à un budget spécial qui leur a permis de venir travailler avec moi à la présentation de ce spectacle. On est partis du début, un truc à la fois, et on a monté ce spectacle. Et comme ils sont vraiment très bons, ce sont eux qui le donnent. Je pense qu'un bon interprète peut facilement devenir un bon marionnettiste, alors que l'inverse est beaucoup plus rare...»

Depuis quelques jours donc, les enfants peuvent retrouver à la Maison Théâtre, avec autant d'émotion que d'intensité, la même imposante déesse de la création accouchant du monde et de sa diversité devant eux. Il y a des tableaux pas mal moins attirants...

Le Devoir

UN AUTRE MONDE

Texte: Réjane Charpentier. Mise en scène: André Laliberté. Une production du Théâtre de l'Œil destinée aux enfants de quatre à huit ans et présentée à la Maison Théâtre jusqu'au 3 juin.
Information: 514 288-7211.

le Théâtre de La Manufacture en collaboration avec le Théâtre Périscopes

avaler la mer et les poissons

de Sylvie Drapeau, mise en scène de Sylvie Drapeau

avec Denis Bernard, Isabelle Vincent, Daniel Gadouas, Isabelle Vincent

du 8 au 20 mai 2007

GRAND PARTENAIRE DE LA TOURNÉE

ALCOA

théâtre PÉRISCOPE
2, RUE CREMAZIE EST, QUÉBEC
(418) 529-2183

Donné des arts et des lettres Québec

Richard Iacox costumes, Méridith Caron accessoires, Éliane Foyard maquillages, Suzanne Trépanier

De ce premier texte [...] on a vu tout: la mer et les poissons du titre, l'intelligence du texte, la beauté du propos et la générosité de ses interprètes. [...] Elles ont signé un hymne à la vie qui, des heures encore après la tombée du rideau, émeut et nourrit. *Le Devoir*

Comme un grand sourire [...] Une pièce tout aérienne qui [...] nous encourage à supporter les revers de la vie avec philosophie. *La Presse*

[...] traversés d'humour et de belles scènes, *Avaler la mer et les poissons* est une pièce qui fait du bien. *Le Devoir*

[...] ce premier texte [...] laisse échapper des perles et des bijoux où foisonnent des échanges d'acteurs d'une qualité rare. [...] Et le tout est mené de grandes mains par Martine Beaulne. *Le Devoir*

Dernière dimanche 20 mai à 15h

“De retour après une tournée triomphale”

Grace et Gloria

1^{er} au 16 mai 2007

Gagnant
Masque du Public
Loto-Québec
2006

Comédie dramatique de Tom Ziegler
Traduction de Michel Tremblay
avec Danielle Grégoire et Viola Léger

Auditorium du Jardin botanique de Montréal
4101, rue Sherbrooke Est

Réseau Admission:
514 790-1245 ou 1 800 361-4595 www.admission.com

Les Productions Adrien Clavet

Gatineau

Théâtre populaire d'Acadie

CULTURE

Les 25 ans de l'École nationale de cirque

La petite histoire d'une grande école

Rendez-vous inattendu entre gymnastes et saltimbanques

ISABELLE PARÉ

N'eût été un souper bien arrosé entre quelques clowns québécois expatriés à Budapest au milieu des années 70 et des gymnastes de l'équipe canadienne atterris en Hongrie le temps d'une compétition, l'École nationale de cirque, devenue l'une des plus prestigieuses au monde, n'aurait peut-être jamais vu le jour.

Ce fameux souper, où les atomes crochus ont vibré entre des individus dont les chemins auraient pu ne jamais se croiser, tous en parlent. C'est là qu'ont été semés les premiers germes d'une amitié dont naitrait, quelques années plus tard, une école pareille à nulle autre.

«On avait rencontré ces gens-là en Hongrie, lors d'une compétition de gymnastique, et ils étaient devenus de bons amis. Ensuite, on leur a fait une petite place au Centre Immaculée-Conception pour qu'ils s'entraînent. Pour nous, c'était du monde flyé, mais ça nous interpella», raconte André Leclerc, cofondateur et ex-gymnaste au sein de l'équipe canadienne de 1976, aujourd'hui directeur de Dynamo Théâtre.

Une autre tangente

Ces «flyés», c'étaient Rodrigue «Chocolat» Tremblay, Sonia Chatoille et Guy Caron, trois acteurs et amuseurs de rue, partis se

mouiller au grand art du cirque à la très élitique école de Hongrie, satellite de l'École des arts du cirque de Moscou. Le métier rentrait, grâce aux prouesses techniques fidèles à la méthode soviétique, mais la création n'était pas au rendez-vous.

«À mon retour, je me suis dit: il faut faire quelque chose. Il n'y avait là-bas aucune volonté de changer le cirque traditionnel. J'y ai réfléchi et, un jour, Pierre Leclerc est arrivé chez moi avec une caisse de bière pour discuter de l'idée de créer une école de cirque», rappelle Guy Caron, l'un des cofondateurs de l'ENC.

À la fin des années 70, déjà toute une bande d'artistes, issus de Carbone 14 ou de l'Escouade de l'Instant Tannée, orbitait autour d'André Simard, entraîneur de l'équipe nationale de gymnastique, pour glaner çà et là des conseils acrobatiques. Leclerc et Caron convinquent le père de la Sablonnière, générique directeur du Centre Immaculée-Conception, de laisser ces joyeux drilles squatter locaux et matelas de l'équipe de gymnastique pour créer un embryon d'école de cirque nommée Circus.

Le jour, on déploie trampolines, anneaux, trapèze et matelas, qu'on remballé très vite le soir dans les placards, avant que les «vrais» cours de gymnastique ne commencent.

«Dès que Guy Caron est arrivé,

on a intégré aux ateliers des cours de danse, de mime, de claquettes et de théâtre, ça pris une tout autre tangente», se souvient Pierre Leclerc, désormais rompu à l'art circassien, qui décide de quitter l'ENC en 1981 pour fonder la troupe Circus et partir en tournée.

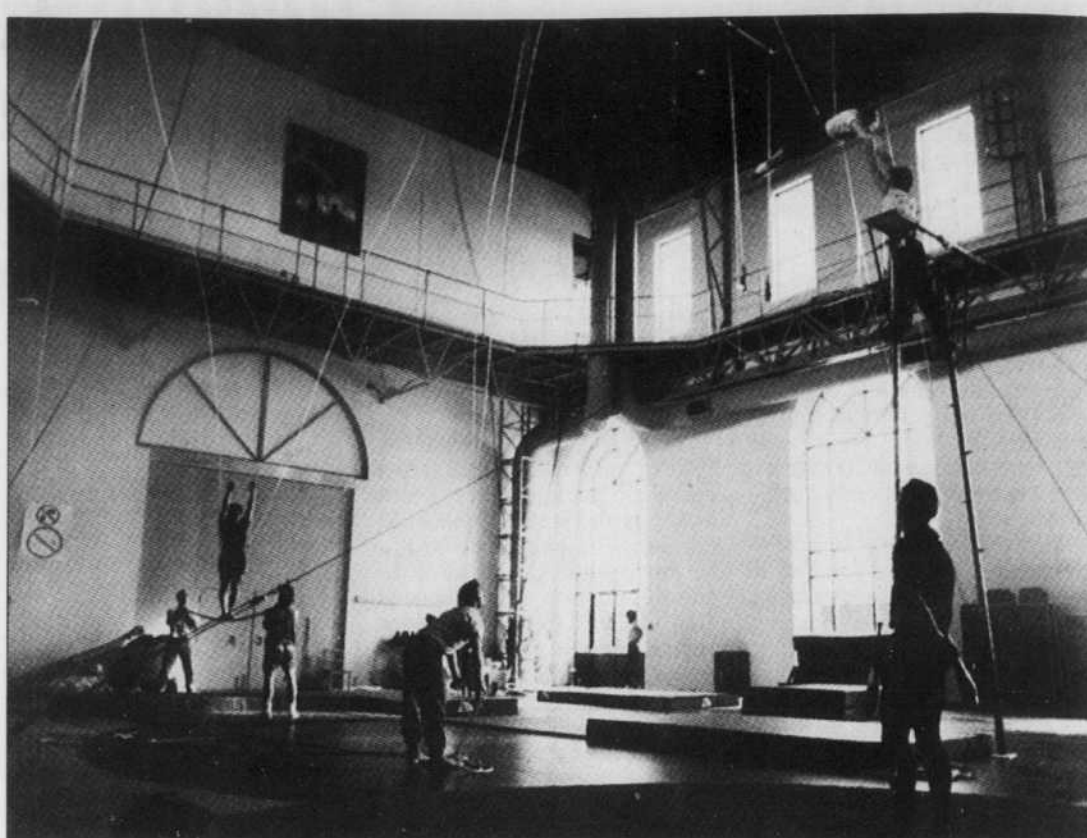
Difficile de croire aujourd'hui que l'ENC, dont la bâtisse de verre s'élance, magistrale, dans le ciel du quartier Saint-Michel, faisait alors la manche pour survivre d'une année à l'autre.

À l'époque, la survie de l'école tenait en effet de l'équilibre financier, obligeant ses administrateurs à jongler tant avec les chiffres qu'avec les quilles. «Chaque année, on ne savait pas si l'école allait rouvrir. Tout se finançait avec les frais payés par les étudiants. Avant 1985, les sous venaient au compte-gouttes. On gagnait des pinottes et on parvenait à payer nos salaires par des subventions rapaillées un peu partout», relate Guy Caron.

La donne change le jour où Guy Caron se décide à amener ses meilleurs étudiants présenter leurs numéros au Festival du cirque de demain en France. Le mot commence à courir. Des liens sont tissés avec l'Europe, où Caron visite les cirques Fratellini, Aligre, Alexis Grüss et Roncalli, de l'Allemagne.

Au même moment, Guy Laliberté fonde le Cirque du Soleil et recrute auprès de Caron ses meilleurs étudiants pour monter son spectacle éponyme. La suite est connue, la symbiose des deux phénomènes a permis de créer une légende, celle d'un cirque aujourd'hui connu partout sur le globe, devenu la référence en matière de spectacle à grand déploiement et d'art circassien.

«L'École de cirque est née avant le cirque, et cela a permis, au départ, au Cirque du Soleil d'avoir du matériel pour faire décoller un cirque francophone, dans lequel les Québécois se retrouvaient totalement. Le public s'y est rendu parce qu'il y avait là une couleur unique, une identité propre qui leur ressemblait», croit Guy Caron.



© DROITS RÉSERVÉS / LES 400 COUPS

Vingt-cinq ans après sa création, l'École nationale de cirque a formé plus de 300 artistes de cirque et contribué à l'émergence de compagnies comme le Cirque du Soleil ainsi que le Cirque Éloize et le collectif Les 7 Doigts de la main, tous deux fondés par d'anciens élèves. Photo tirée de l'album *Désir(s) de vertige*, de Pascal Jacob et Michel Vézina, aux Éditions Les 400 Coups.

Haut niveau

Mais en 1984, rien n'était encore gagné pour l'École de cirque. Il faut convaincre Lise Bacon, la ministre de la Culture de l'époque, qui en menait large au sein du gouvernement Bourassa, de sauter à bord d'un 747 pour assister au Festival du cirque de demain. «Elle a vu, que, sur le plan artistique, on avait une longueur d'avance sur ce qui se faisait ailleurs, et c'est là que tout a vraiment décollé. On lui doit beaucoup», insiste Guy Caron.

À ce moment, l'École de cirque, qui vient d'être emmenagé dans la gare Dalhousie, devient une pépinière pour le cirque. Mais Guy Caron, nommé directeur artistique au Cirque du Soleil, juge que l'école

doit voler de ses propres ailes pour assurer sa survie et dépose un projet de programme collégial au ministère de l'Éducation. «On ne pouvait plus se contenter de subventions annuelles, il fallait des budgets récurrents pour assurer notre croissance», explique-t-il.

Il aura fallu 13 ans et bien des palabres avant que Québec n'accepte, en 1995, d'entendre raison et d'accorder le statut d'école supérieure à l'ENC en créant un programme d'études collégiales en arts du cirque. Entre-temps, Guy Caron quitte l'école; Jan-Rock Achard et Marc Lalonde lui succèdent en 1999.

Depuis, un monde s'est écoulé. Elle est bel et bien révolue l'époque où, se rappelle Guy Caron, on levait le nez sur sa bande d'énergumènes et où le premier journaliste atterri sous un chapiteau pour couvrir un spectacle du cirque était un journaliste... sportif! Aujourd'hui, l'École nationale de cirque est perçue comme l'une des meilleures écoles de cirque au monde, et la plus imposante, avec ses quelque 120 élèves et 40 professeurs. À ses aises depuis 2003 dans ses nouveaux locaux de la 2^e Avenue, elle fut la première école de cirque du monde, outre celle du Cirque de Moscou créée en 1930, à intégrer un bâtiment pensé et construit spécialement à des fins acrobatiques.

Vingt-cinq ans après sa création, l'ENC a formé plus de 300 artistes de cirque et contribué à l'émergence de compagnies comme le Cirque du Soleil ainsi que le Cirque Éloize et le collectif Les 7 Doigts de la main, tous deux fondés par d'anciens élèves. Elle accueille aujourd'hui 25 % d'étudiants étrangers au secteur collégial et réussit à placer de 90 à 95 % de ses finissants sur la piste de cirques étrangers, de compagnies de danse ou de théâtre.

«Un des points forts de l'école, c'est d'avoir des étudiants étrangers, car cela donne un mélange de cultures unique, qui donne ensuite à nos finissants des contacts partout dans le monde», se réjouit le directeur de l'ENC, Marc Lalonde.

Mais n'entre pas qui veut dans

ce temple de la haute voltige. Compte tenu des fortes exigences techniques réclamées des candidats, même pour accéder au programme cirque-études du secondaire, seulement 20 % des candidatures sont retenues.

«Nous ne sommes pas une école de raccrocheurs. Un artiste doit avoir une formation complète pour être réfléchi et articulé». Si un élève coule deux cours, c'est fini», explique Marc Lalonde, pendant qu'une vingtaine d'élèves du secondaire s'échauffent aux grands battements dans la grande palestra.

Des années de formation

Pour s'assurer d'avoir des candidats de poids, l'ENC ne lésine pas sur les moyens et offre depuis 2000 aux jeunes de 9 à 17 ans un cours préparatoire à la formation supérieure, en parascolaire. Les apprentis doivent s'entraîner de 13 à 16 heures par semaine en marge de l'école et suivre un cours intensif d'été de deux semaines.

«Ça prend des années pour former un artiste complet. Ceux qui arrivent à l'audition doivent avoir déjà une très bonne base. Le haut niveau d'exigence technique est notre marque de commerce. C'est en tout cas ce qu'on dit de nous», explique-t-il, pendant que les finissants peaufinent leur spectacle de fin d'année. À côté, un jeune gymnaste multiplie les grands écarts et les pirouettes sur des talons hauts.

Même dans son grand abri de verre, l'école commence déjà à se sentir à l'étroit. Des projets d'expansion sont à l'étude, dont celui de créer une résidence pour accueillir, dès le secondaire, des jeunes de l'ensemble du territoire québécois.

«L'École nationale de ballet de Toronto a aussi ses résidences», soutient le directeur de l'ENC.

«Autrefois, c'étaient les familles qui formaient et transmettaient, dès le plus jeune âge, la tradition du cirque. Notre but, c'est de permettre au plus grand nombre de commencer très tôt à se préparer à être des artistes de cirque.»

Le Devoir

200 ÉPREUVES

OMNIBUS Compagnie Mâle | Femelle
Le corps | le théâtre Texte et mise en scène de Christian LeBlanc



du 8 au 19 mai 2007, 20 heures



Billetterie : 514.521.4191 Tarif régulier : 20 \$ étudiant : 15 \$
1945 rue Fullum, Montréal @ Frontenac // www.mimeomnibus.qc.ca



17, 18, 19 mai à 20h30 et le 20 mai 2007 à 16h



Billetterie 514 525 1500

Festival TRANSAMÉRIQUES

L'événement danse théâtre



Montréal 2007
23 MAI - 7 JUIN

»» PLUS DE VINGT CRÉATIONS INÉDITES DONT...
INFO-FESTIVAL
514 842-2112 1-866-842-2112
www.fta.qc.ca

Place des Arts
Québec



UMWELT

Cie Maguy Marin (Lyon)

Un rendez-vous privilégié avec l'œuvre radicale et sans compromis de la grande chorégraphe Maguy Marin.
«Totale insolite et original (...) un cru exceptionnel» LE FIGARO

23>24>25 mai à 20h30
MONUMENT-NATIONAL



ROUGE DÉCANTÉ

Toneelhuis (Anvers) / ro theater (Rotterdam)

Le metteur en scène Guy Cassiers, célébré pour son art scénique multimédia, dirige ce magnifique témoignage d'amour de la part d'un homme blessé.

24>25>26 mai à 20h
USINE C



MNEMOPARK

Theater Basel (Bâle) / Rimini Protokoll (Berlin)

Chef de file d'un nouveau théâtre documentaire, Stefan Kaegi nous convie à une réjouissante traversée de la Suisse à bord d'un petit train électrique.

25 et 28 mai à 19h, 26 et 27 mai à 16h
CINQUIÈME SALLE-PDA



ARENA

Compañía Israel Galván (Séville)

Enfin à Montréal, le chorégraphe et danseur Israel Galván qui a révolutionné le flamenco en créant une gestuelle parfaitement originale.

5>6 juin à 20h
THÉÂTRE MAISONNEUVE -PDA

CULTURE

MUSIQUE CLASSIQUE

Duels fratricides au Concours musical

Mardi prochain, l'équipe du Concours musical international de Montréal (CMIM) présentera officiellement son édition 2007 à la presse. Mais une information a déjà discrètement filtré: la présence des artistes québécois et canadiens sera massive. Des duels fratricides s'annoncent...

CHRISTOPHE HUSS

Concours international, dont la très bonne réputation assure un attrait certain auprès des jeunes artistes, le CMIM sélectionne chaque année une trentaine de demi-finalistes parmi environ deux cents candidatures. Les épreuves avec piano, qui se tiendront du 23 au 26 mai à la salle Pierre-Mercure, détermineront une sélection de douze finalistes qui se présenteront avec orchestre au Théâtre Maisonneuve les 28, 29 et 30 mai.

Consacré en alternance au chant, au piano et au violon, avec un retour de la discipline chant tous les deux ans, le CMIM voit habituellement la sélection en demi-finale d'environ quatre ou cinq Canadiens, dont un ou deux Québécois, ce qui rend plus accessibles les prix — généraux: 10 000 \$ et 7500 \$ respectivement — offerts au meilleur Canadien et au meilleur Québécois.

La lutte, en 2007, sera bien plus acharnée, puisque, selon nos informations, quatorze chanteurs canadiens, soit entre 40 et 50 % du total des candidats, se disputeront les faveurs du jury.

Logique pure

Cette présence massive n'est pas due à une baisse des critères de sélection ou à un manque de candidatures étrangères. Elle reflète l'éclatante santé du chant canadien et, surtout, l'éclosion d'une génération admirable de jeunes chanteurs.

La conjonction exceptionnelle de jeunes talents a été évidente ces dernières années, notamment pour les spectateurs de l'Opéra de Montréal, une institution qui n'hésite pas à donner leur chance à des stagiaires de son Atelier lyrique. Nous avons ainsi vu émerger Marie-Josée Lord en touchante puccinienne. La mezzo Michèle Losier s'est rendue très loin dans les auditions du Metropolitan Opera de New York et fera ses débuts sur la scène du Met le 27 novembre prochain, dans *Iphigénie en Tauride* de Gluck, sur un plateau réunissant Susan Graham et Plácido Domingo! Michèle Losier, qui chantait encore en mai 2006 dans *Turn of the Screw*, le spectacle de l'Atelier lyrique de l'Opéra de Montréal, foulait cinq mois plus tard les planches du Los Angeles Opera dans *Manon* sous la direction de Plácido Domingo. Sa carrière est lancée...

Dans cette même génération, il y a Philipp Addis, qui remporta un prix au dernier CMIM, et Frédéric Antoun, le ténor qui sait (apparemment) tout chanter. Dans la génération suivante, il est facile de repérer Mireille Lebel, une autre mezzo, toujours en apprentissage à l'Atelier, mais qui témoigne d'un même aplomb. Mireille Lebel a sans doute passé son tour cette fois-ci et attendra sagement l'édition 2009. Elle a bien raison, car la sélection des demi-finalistes affiche des chanteurs plus aguerris qu'elle.

Une luxueuse brochette

Parmi les quatorze candidats canadiens présélectionnés, nous avons réussi à en identifier une grande partie et on peut prédire quelques maux de tête au jury quand il s'agira de départager ce beau monde... sans compter les candidats étrangers, dont l'identité sera connue mardi. Certes, un concours et une représentation, ce n'est pas la même chose, mais imaginer Étienne Dupuis, Kimy McLaren et Joshua Hopkins — pour en citer trois — se mesurer dans une compétition laisse augurer de moments intenses. Il s'agit là de voix bien connues à Montréal et de chanteurs qui ont déjà beaucoup de métier.

La soprano Kimy McLaren, élève de Marie Daveluy au Conservatoire, fut l'inoubliable Marie dans le *Wozzeck* du Centre d'arts Orford, spectacle de l'année en 2004. Elle a intégré depuis les Jeunes Voix du Rhin, sorte d'atelier lyrique de l'Opéra national du Rhin de Strasbourg. Le baryton Étienne Dupuis a convaincu à chacune de ses apparitions à Montréal, par exemple en Dancaire dans *Carmen* à l'Opéra. Il faisait partie des solistes de Bernard Labadie dans *Israël en Égypte* pour la réouverture du Palais Montcalm à Québec, où il avait à ses côtés Jo-



La mezzo-soprano québécoise Julie Bouliane

shua Hopkins, un autre baryton, collaborateur attiré de Bernard Labadie, voix encore plus large a priori et, lui aussi, auteur d'un absolu sans-faute depuis qu'on l'entend sur nos scènes.

Parmi les autres Québécois en lice, il y a d'autres valeurs sûres, comme la mezzo-soprano Julie Bouliane ou le ténor Antonio Figueroa, pensionnaires de l'Atelier lyrique de l'Opéra de Montréal, auxquels on n'a rien à reprocher dans leurs diverses apparitions scéniques dans la métropole. Antonio Figueroa avait incarné le rôle exigeant de Peter Quint dans *Turn of the Screw* de Britten avec la même audace et réussite que Kimy McLaren dans le rôle de Marie du *Wozzeck* d'Alban Berg. Les sopranos Laetitia Brewer et Marianne Fiset et le baryton Patrick Mallette tenteront de prouver qu'ils méritaient, tout autant que leurs collègues plus exposés, le devant de la scène.

Mardi, nous saurons quel aréopage international nos meilleures voix croiseront lors de ce concours. Mais la présence canadienne annonce à elle seule un cru exceptionnel.

Collaborateur du Devoir

CONCOURS MUSICAL INTERNATIONAL DE MONTRÉAL

Du 23 au 30 mai 2007 à la salle Pierre-Mercure et au Théâtre Maisonneuve. Concert gala, vendredi 1er juin à la salle Wilfrid-Pelletier. Retransmissions régulières sur Espace Musique, dont les finales en direct les 28, 29 et 30 mai. Réservations au 514 842-2112.

JAZZ

L'OPP bien avant le PPP!

SERGE TRUFFAUT

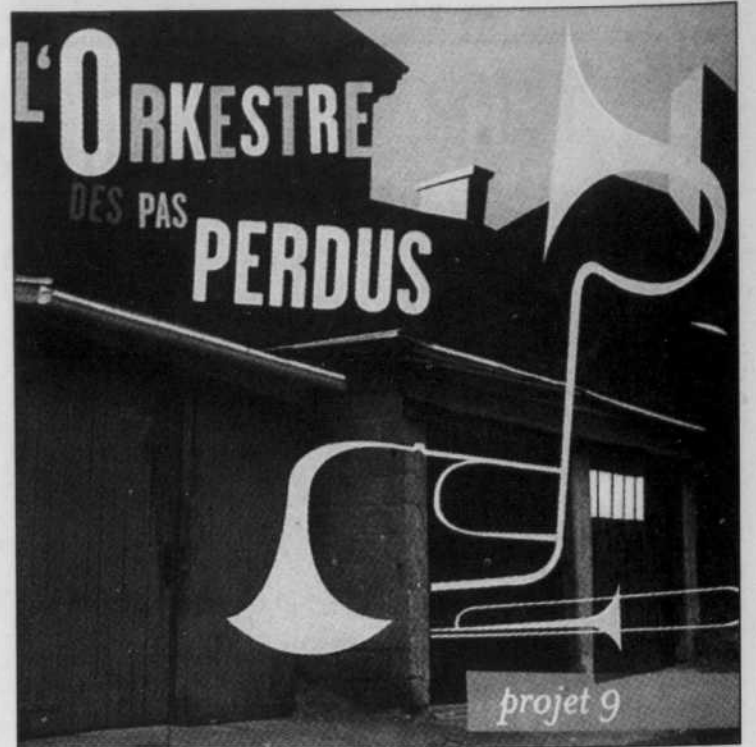
Au tout début, il y eut les fanfares. C'est ensuite qu'il y eut le verbe. Lequel? Jaser. Après avoir été créolisé, probablement par le Baron Samedi qui veille sur l'esprit des morts une fois par semaine, le verbe s'est transfiguré en jazz. Aujourd'hui, il y a la fanfare et le jazz conjugué joyeusement. Très joyeusement par...

... L'Orkestre des Pas Perdus, surnommé l'OPP, qui propose un nouvel album intitulé *Projet 9* sur étiquette Cross Current, distribuée par Local Distribution. Ce projet tout neuf a été porté par un homme ayant le génie de la formation: Claude Saint-Jean, tromboniste, compositeur et arrangeur.

On insiste: Saint-Jean a le génie de la formation. C'est lui qui a fondé, mené, cette fanfare de huit souffleurs et un batteur dans des contrées faites d'humour, de joie, de fraîcheur. Autrement dit, dans des territoires qui exigent une grande maîtrise de l'architecture sonore. C'est lui également qui a créé et soutient encore ce groupe remarquable et... d'actualité que sont Les Projectionnistes.

Musicalement, l'OPP est à l'image du jazz. Mais dans le sens le plus généreux du terme. Car il colle autant à ce que faisait Jelly Roll Morton dans les boudoirs des maisons réservées de La Nouvelle-Orléans qu'aux alchimies intenses qui demeurent la marque de Mingus, le Falstaff du genre, sans oublier le swing des premières heures de Count Basie, le ska des ethniques du Grand Londres et le funk des militants du décapage. Bref, ça remue de bout en bout.

C'est ainsi et pas autrement. En fait, il ne pouvait pas en être autrement car cela fait un tiers de siècle que Saint-Jean roule son trombone dans une sauce épicee, genre harissa plutôt que tabasco. Plus concrètement, Saint-Jean est un homme



de grande expérience qui a pris un soin méticuleux à ce que celle-ci n'altère en rien la passion du premier jour. Celle qui se nomme, paraît-il, la passion.

On tient à le remercier aussi vivement que des milliers de fois, lui mais également les Jean-Denis Levasseur, Roberto Murray, Pierre Labbé, Jean Sabourin, Rémi Leclerc, Maxime Saint-Pierre, Marc Villard et Bruno-Blouin-Robert. Parce que désormais, si quelqu'un dit que le jazz c'est platte, ce qu'il est parfois, même souvent en cette époque, on jouera de la parade que permet l'OPP. Et ce, en le condamnant à l'écoute de *Justice borgne*, *Pièce à conviction* et *Dos d'âne*. De quoi le convertir sans qu'il devienne un foutu croisé.

En rafales

■ Peut-être n'avez-vous jamais

entendu le quintet du contrebasiste Normand Guilbeault. Peut-être n'avez-vous jamais goûté la passion qui singularise son hommage à son héros, le grand, l'unique Charles Mingus. Alors? Lui et ses complices, notamment Jean Derome à l'alto et au baryton, se produisent ce soir au Upstairs. C'est la chance d'entendre l'une des meilleures formations du Grand Canada.

■ L'étiquette allemande Enja réédite les premières productions de son catalogue. Une ribambelle de ces albums enregistrés dans les années 70 et au début des années 80 sont de nouveau disponibles. Deux suggestions: *Impact* du trompettiste Charles Tolliver et *Moods* du pianiste Mal Waldron.

Le Devoir

CAMMAC
(Canadian Amateur Musicians/Musiciens amateurs du Canada)
Offre d'emploi
Directeur général
Cette offre s'adresse également aux hommes et aux femmes.

Le siège social de CAMMAC est établi à Harrington, dans les Laurentides. Sur le site se trouve le Centre musical du lac MacDonald avec sa nouvelle salle de concert et sa résidence — un projet d'architecture verte de 6 \$ million.

Le nouveau directeur général doit être bilingue, avoir plusieurs années d'expérience en gestion ainsi que la créativité nécessaire pour diriger CAMMAC dans sa prochaine phase de développement.

Pour en savoir plus sur CAMMAC et pour voir la description complète de cette offre d'emploi : www.cammac.ca

Envoyez votre C.V. en format Word ou RTF à cammacdg@yahoo.ca
Date limite : le 8 juin 2007

Hydro Québec présente les séries **Pro Musica 2006-2007**
UNE PAUSE SUR MESURE
SÉRIE TOPAZE
Cinquième Salle, Place des Arts

Dimanche, 13 mai 2007, 11 h 00

MUSICA FRANCA
BASSONS, CONTREBASSON, THÉORBE, CLAVECIN ET ORGUE

PROGRAMME
Michel Corrette
Joseph Bodin de Boismortier
Jean-Philippe Rameau

Billets : 25 \$ et 10\$ (étudiants) (taxes et redevance en sus) en vente à la Place des Arts : 842-2112
Renseignements : Pro Musica, 514-845-0532

La Scena Musicale 50 Conseil des arts et des lettres Québec

Place des Arts Québec (514) 842.2112 1-866-842-2112 www.pda.qc.ca Réseau Admission 514-790-1245

Les idées heureuses
Geneviève Soly

Jean de La Fontaine, poète et musicien
un spectacle de musique et de poésie avec vingt-deux instrumentistes, chanteurs et comédiens
PASCALE MONTPETIT comédienne
ÉLÉONORE LAGACÉ chant
MARC LABERGE écrivain
NATALIE MICHAUD direction artistique

Mercredi 16 mai 2007 à 20h
Conférence pré-concert à 19h

Salle Maurice-Pollack
555 rue Sherbrooke Ouest, Montréal
Billets: www.admission.com / 514.790.1245
et à la porte, le soir du concert

Hydro Québec Conseil des arts et des lettres Québec

FESTIVAL MUSIQUE DE CHAMBRE MONTRÉAL
DENIS BROTT | DIRECTEUR ARTISTIQUE

Dimanche 13 Mai
Les Quatre Saisons
Rachel Barton Pine, Jonathan Crow

Mardi 15 mai
Claire de Lune
Orion Weiss, Zull Bailey, Nathalie Paulin

Mercredi 16 mai
Intégrale des sonates et des partitas
Rachel Barton Pine, violon

Vendredi 18 mai
Suites de jazz de Claude Bolling
Paul Merkelo, Timothy Hutchins, John Roney, Eric Lagacé, Jim Dexas

LE DEVOIR
DU 3 MAI AU 2 JUIN 2007
ÉGLISE UNIE ST-JAMES • 463 SAINTÉ-CATHERINE OUEST
Info et réservations : 514 848-9696
www.festivalmontreal.org

12 ANS

DE VISU

Le vague à «lames» de Jocelyne Alloucherie

LAMES

Jocelyne Alloucherie
Galerie Roger Bellemare
Jusqu'au 2 juin

RENÉ VIAU

Photos ou images numérisées, sculptures, installations... Jocelyne Alloucherie pratique tout cela à la fois. Dans ses œuvres, des volumes, stèles ou segments en U, s'interposent devant le spectateur et cadrent des images recomposées en paysages.

Ouvrir des fenêtres

Mettant en question notre regard et le rôle du spectateur, cette esthétique du fragment, Jocelyne Alloucherie le pratique depuis près de 25 ans avec succès. L'artiste a reçu cette année du Québec une bourse associée au nom de Jean-Paul Riopelle et dite «de carrière»: 60 000 \$ tout de même.

Avec une galerie qui la représente à New York, une autre à Paris et à Turin, elle participe actuellement aux «Trans-Photographiques» de Lille. L'événement regroupe une dizaine d'expositions et une centaine de créateurs dispersés dans la ville. En grandeur nature, Jocelyne Alloucherie inaugure le jeudi 17 mai à l'Arboretum du Jardin botanique de Montréal une œuvre d'art monumentale. À Montréal, intitulée *Lames*, une exposition montre actuellement une dizaine de ses pièces récentes, la plupart vendues avant même le vernissage.

Jointe par téléphone à Paris où elle bénéficie du Studio du Québec, Jocelyne Alloucherie paraît presque timide. «J'ai un peu le trac. Je pars demain pour Lille monter cette installation de 2,35 mètres de haut par 17 de long. C'est une séquence photographique de neuf images. Elle représente une ville en perspective un peu à la façon d'une muraille. À Lille, à la galerie et au Jardin botanique, ces pièces traitent d'architecture que de sculptu-



Intitulée *Lames*, une exposition à la galerie Roger Bellemare montre actuellement une dizaine de pièces récentes de Jocelyne Alloucherie.

re, analyse-t-elle. Les éléments construits ouvrent des fenêtres, des perspectives sur des images de jardins avec lesquelles le spectateur est invité à réagir.»

Au Jardin botanique, avec vue sur les pommiers, une parcelle de nature est délimitée par quatre dispositifs orientés différemment en autant de points de vue. Sobrement intitulée *Regarder les pommiers*, l'œuvre du Jardin botanique veut littéralement projeter le regard au cœur de ces vergers, maintenant en fleurs. Jocelyne Alloucherie, entend en même temps faire jouer les contrastes et ne pas laisser notre œil se dissoudre dans le vert. «Les éléments verticaux sont très forts. L'automne dernier, j'ai procédé à plusieurs si-

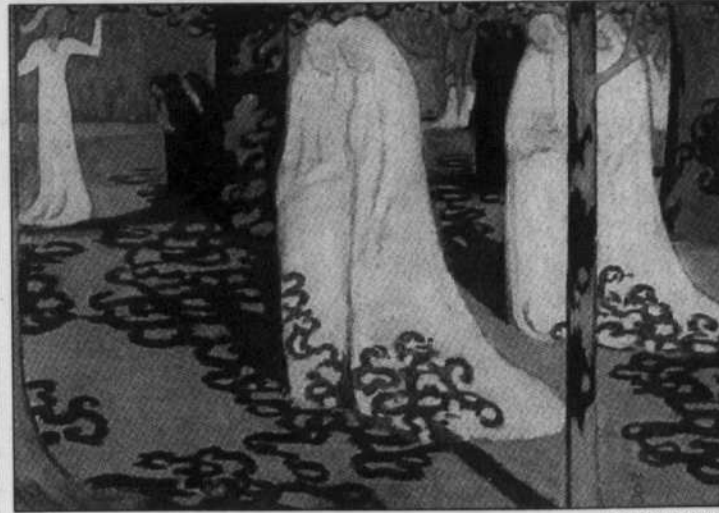
mulations avec des modèles de bois en grandeur réelle, les plaçant dans l'espace afin de mieux articuler les axes.» Imaginant cette œuvre, l'artiste avait en tête les ouvertures de l'architecture de la Renaissance découpant et scénographiant «de façon dramatique» des points de vue choisis sur le paysage à l'extérieur. «Suggérant l'inclusion de la présence du spectateur, le cadrage est commun à la photo et à l'architecture.»

Hasard et numérisation

À la galerie Roger Bellemare, l'exposition témoigne d'une simplification du travail de l'artiste. Cette évolution, croit Alloucherie, va de pair avec un nouveau sentiment de liberté dans l'expression. «Même si cela ne se sent pas, le hasard est ici une donnée importante.» C'est voulu. Les vo-

lume des stèles devant les images sont alignés d'une façon qui fait un peu désordre. «Quant aux images, ce sont à la fois des photos et des tableaux numérisés. Une prise photographique nuageuse s'allie à des éléments de colère des éléments, j'ai dû m'essayer à un dessin très direct enregistré, dans l'instant, par un numériseur de très grande dimension. Le geste est important. Je me suis pratiqué longtemps avant dans mon atelier. Cela rejoint la chorégraphie ou la performance. Ces images jouent à la fois sur la distance et la proximité. Cette charge du corps s'imprime sur la feuille et évoque une lame ou une vague qui se fracasse.»

Collaborateur du Devoir



Procession pascale (sous les arbres), 1892, de Maurice Denis. New York, collection Peter Marino.

Au Musée des beaux-arts, derniers jours pour Denis le Nabi

RENÉ VIAU

«Se rappeler qu'un tableau — avant d'être un cheval de bataille, une femme nue ou une quelconque anecdote — est essentiellement une surface plane recouverte de couleurs en un certain ordre assemblées.» Auteur de cette formule célèbre, Maurice Denis (1870-1943) reste mal connu.

Ce prétendu académiste fut pourtant le théoricien du groupe des Nabis à la fin du XIX^e siècle. À ce titre, il annonce la modernité.

«Nabi aux belles images», Maurice Denis est reconnu, aux côtés de Vuillard et de Bonnard, pour être l'un des plus importants peintres et le théoricien de ce groupe dont le nom signifie «prophète» en hébreu. Laissant présager l'abstraction, radicale et spectaculaire, *Taches de soleil sur la terrasse*, au Musée d'Orsay, apparaît comme son chef-d'œuvre. Maurice Denis multiplie alors les tableaux de petits formats d'une esthétique nouvelle. Il peint en aplats. Ses couleurs éclatent. Ses formes se simplifient. Révélant une fraîcheur et une liberté d'exécution rares, ses audaces nabis vont se dénouer à travers une courte période divisionniste. Il adopte vers 1900 une peinture plus figée, claire et sans modelé. Les rythmes ondulés s'y rapprochent de l'Art nouveau.

Proche de Maillol, soutenu par André Gide, Maurice Denis a com-

me marchand Volland ou Bernheim. Il est collectionné par les Russes Morosov et son rival Tchoukine qui s'entichent également de Picasso.

Avec comme objectif de renouveler le regard porté sur son œuvre, l'exposition renoue les fils de son art. Des liens se tissent entre les petits formats nabis et les grands cycles décoratifs. On y découvre un Maurice Denis paysagiste et peintre de marine. Dès ses débuts nabis, Maurice Denis prend pour modèle sa première épouse, Marthe. Dans des toiles plus intimes, les sujets exhalent le couple amoureux et, inspirés de la photo, la vie familiale. Certains de ses grands cycles décoratifs sont constitués. Alliant les influences de Cézanne à celles de Raphaël ou de Fra Angelico, ces décors sont tributaires de son voyage en Italie et de son admiration pour la Renaissance. D'inspiration classique, la composition en est rigoureusement construite.

Un hors-temps

Ce tournant classique tend vers un équilibre entre la sensibilité et l'ordre. Décalée, cette peinture plus tardive pourrait paradoxalement nous toucher justement par ce hors-temps un peu dérangeant. Maurice Denis avait beau être croyant, on imagine mal les protestations lorsqu'il s'engage en faveur d'un art religieux exprimant davantage son époque. Tel un véritable apôtre, il fonde avec Georges Desvalières les Ateliers d'art sacré, passage obligé pour nombre d'artistes venant de tous les horizons, dont certains canadiens, tels Borduas et Dallaire.

«Le monde nouveau qu'on est en train de découvrir pourrait bien se passer d'artistes, écrit-il à la fin de sa vie. L'art tend à devenir une sorte de divertissement mondain, une dépendance de la mode.» Épousant les fondements du néo-traditionnisme, celui qui fut à ses débuts un précurseur s'avoue dépassé par les grands éclats d'un art, y compris Matisse et Picasso, qui lui est désormais étranger.

Reste cette façon si singulière d'entrecroiser le profane et le sacré. «Denis avait une figure ronde, plutôt souriante, où se lisaient la volonté et la réflexion. Son œil bleu regardait à l'intérieur», écrit de lui Bonnard deux ans après sa mort, en 1945. Pour en savoir plus, outre le catalogue, un livre paru chez Découverte Gallimard documente avec brio l'itinéraire de Maurice Denis.

Collaborateur du Devoir

**MAURICE DENIS:
LE PARADIS TERRESTRE**
Musée des beaux-arts
de Montréal
Jusqu'au 20 mai 2007

**MAURICE DENIS: DU
SPIRITUEL DANS L'ART**
Jean-Paul Bouillon
Découvertes Gallimard /
Réunion des Musées nationaux
Paris 2006

OCCURRENCE

Roberto Pellegrinuzzi
IRIS (suite)

Vernissage le samedi 12 mai dès 15 heures
Jusqu'au 16 juin

460, Ste-Catherine O., espace 307, Montréal • 514-397-0236 • www.occurrence.ca

Renée MAO Clavet

«Murmure du ruisseau» — Sculptures

Prolongation jusqu'au 19 mai

GALERIE BERNARD

3926 rue Saint-Denis, Montréal (Québec) H2W 2M2, Tél.: (514) 877-0770
mercredi 11h-17h jeudi-vendredi 11h-19h samedi 12h-17h www.galeriebernard.ca

«Pause»

Une exposition sur le thème
de la musique avec des œuvres de :

Arman, Pierre Ayot, Gwenaél Bélanger,
Mario Côté, Denis Forcier,
Marc Garneau, Yves Gaucher, Michael Snow,
Serge Tousignant, Robert Wolfe

jusqu'au 19 mai 2007

graff

963, rue Rachel Est, Montréal, Qc
H2J 2J4 • Tél.: 514.526.2616
www.graff.ca • graff@videotron.ca
mer-ven 11h-18h • sam 12h-17h

PIERRE BLANCHETTE

LUCIOLES

KATIE BOND PRETTI

GRANDER FAILURES

JUSQU'AU 26 MAI 2007

WWW.GALERIESIMONBLAIS.COM



DANS LES DÉBRIS DU MATIN
(10e arr.)

LINO
Corps perdus

QuartierLibre
Galerie d'art

ŒUVRES RÉCENTES DE LINO | VERNISSAGE JEUDI LE 17 MAI À 17H30

Du 17 mai au 10 juin au 4289, rue Notre-Dame Ouest, Montréal Qc (Métro Place Saint-Henri)
Du mercredi au vendredi de 12h à 18h et les samedis et dimanches de 12h à 17h.
514 933-0101 ou www.quartierlibregalerie.com

**Les beaux
détours**

CIRCUITS CULTURELS

MUSIQUE :

7 juillet : FESTIVAL DE LANAUDIÈRE
18-19-20 août : FESTIVAL DE GLIMMERGLASS
Prix spécial jusqu'au 18 mai!

ARTS VISUELS :

16 juin : l'exposition «de Cranach à Monet» à Québec
24 juillet : «les paysages de Renoir» à Ottawa

www.lesbeauxdétours.com (514) 352-3621 En collaboration avec Club Voyages Rosemont



LE PARADIS TERRESTRE MAURICE DENIS

Du 22 février au 20 mai 2007

Maintenant ouvert jusqu'à 21 h du mercredi au vendredi

Renseignements : 514-285-2000 ou 1-800-899-MUSE

www.mbam.qc.ca

AG CANADA

Cette exposition est organisée par le Musée des beaux-arts de Montréal, le Musée d'Orsay et la Réunion des musées nationaux à Paris, et le Musée d'Art Moderne et Contemporain de Turin et Florence en Italie.

Maurice Denis (1870-1943), *Requiem* (à gauche) et *Le Paradis terrestre* (à droite), 1891, huile sur toile, Louvre, Musée national des beaux-arts.

M

MUSÉE DES BEAUX-ARTS
DE MONTRÉAL
Pavillon Michel et Roméo Bourassa

Cinéma

exCentris
EX-CENTRIS.COM / 514.847.2206

APRÈS LA NOCE (AFTER THE WEDDING)
/ SUSANNE BIER

14h00 16h30
19h00 21h20



SOURCE FOX ATOMIC

Les invraisemblances pullulent dans *28 Weeks Later*, mais le récit avance à un rythme si bien soutenu qu'on finit par fermer les yeux.

Un thriller lourd et sourd

28 WEEKS LATER

De Juan Carlos Fresnadillo. Avec Robert Carlyle, Rose Byrne, Mackintosh Muggleton, Imogen Poots, Jeremy Renner, Catherine McCormack.
Scénario: Rowan Joffe, J. C. Fresnadillo, E. L. Lavigne, Jesus Olmo. Image: Enrique Chediak. Montage: Chris Gill. Musique: John Murphy. Grande-Bretagne, 2007, 99 minutes.

MARTIN BILODEAU

Avec *28 Days Later*, le réalisateur Danny Boyle (*Trainspotting*) et le scénariste-romancier Alex Garland (*The Beach*) avaient créé le film de science-fiction le plus authentiquement et le plus intelligemment terrifiant des dix dernières années. Sa suite, *28 Weeks Later*, dans laquelle le réalisateur espagnol Juan Carlos Fresnadillo nous reporte six mois plus tard dans une Grande-Bretagne dépecée par le virus de la rage et en phase de repeuplement sous la supervision de l'armée américaine, s'annonçait tout aussi puissante.

À la vue du prologue redoutable, au suspense admirablement calibré, on choisit d'y croire. Mais ça ne dure qu'un temps. Car Fresnadillo n'a pas le souffle de Boyle, et son scénario à huit mains apparaît bien vite écartelé entre l'envie de faire comme l'autre et l'envie de se distinguer, la nécessité de faire réfléchir et le besoin primaire de faire peur. Ce dernier ayant pris le dessus, le cinéaste multiplie les «cheap thrills» à l'américaine, minimisant un peu plus chaque fois le message politique du film, évitant mais rassemblant des peurs très contemporaines, d'Orwell à l'Irak en passant par la maladie de la vache folle.

Rappelons que Londres, théâtre de l'action, est la ville la plus surveillée par vidéo au monde. Que les règles sanitaires du pays sont parmi les plus sévères de l'Occident. Qu'une large partie de la population britannique s'oppose à l'envoi de soldats en Irak. Le scénario de *28 Weeks Later* faufile ces motifs et insère ces tourments, sans les nommer, dans sa trame.

Paradoxalement, ça épaissit le propos, mais ça n'en

richit pas le film, dont la seconde partie, marquée par la réapparition du virus, la panique dans la population et l'alerte rouge de l'armée américaine (signifiant l'abattage systématique de tout le cartel humain), se résume à un carnage gore complaisant et racoleur.

La première partie était, par opposition, riche en détails psychologiques et douloureusement orwellienne. Deux adolescents rentrent au pays et retrouvent leur père (Robert Carlyle), miraculeusement épargné par la pandémie sanglante mais porteur d'un lourd souvenir: celui de son épouse (Catherine McCormack) tombée sous ses yeux, et en partie par sa faute, sous l'assaut des enrégés. Tandis que l'aseptisation de Londres se poursuit, les citoyens sont localisés dans le centre-ville, avec interdiction formelle de franchir la Tamise. Interdiction défiée par Andy, 12 ans, et sa sœur de 15 ans, désireux de revoir leur domicile, où contre toute attente ils retrouvent leur mère, apparemment saine et sauve.

À cette histoire à hauteur d'enfants, les scénaristes superposent celle d'une bactériologiste de l'armée américaine (Rose Byrne), sorte de Cassandra qui claironne le danger sans que personne ne l'écoute, et celle de deux tireurs d'élite (Harold Perrineau et Jeremy Renner) chargés de surveiller (à eux seuls, apparemment) la frontière fluviale séparant le nord et le sud de la capitale. Tous les destins de ces personnages convergent au troisième acte.

Les invraisemblances pullulent, mais le récit avance à un rythme si bien soutenu qu'on finit par fermer les yeux. Fresnadillo ne s'encombre pas de nuances et signe une mise en scène énergique, qui mise avant tout sur l'urgence (caméra à l'épaule, très gros plans), le pixel vert-de-gris évoquant la surveillance, le montage savamment découpé à la hache. La technique, le savoir-faire, le talent même, sont au rendez-vous de ce thriller au climat lourd et sourd. Il lui manque toutefois cohésion, grandeur et pertinence, qui en auraient fait une œuvre forte à la *Children of Men*, susceptible de traverser le temps.

Collaborateur du Devoir

D'eau, de bois et de soleil

L'ESPACE QUE J'AI VU... UN PORTRAIT DE L'ARCHITECTE PIERRE THIBAUT

Réalisation et scénario: Anne-Marie Tougas. Image: Nathalie Lasselin. Montage: Patricia Tassinari. Musique: Nicolas Letarte. Au Cinéma de l'ONF jusqu'au 16 mai.

ODILE TREMBLAY

Architecte et cinéaste (on lui doit entre autres *Raymond Klibansky. De la philosophie à la vie*, primé au 20^e FIFA, Anne-Marie Tougas s'immerge dans l'univers des personnalités dont elle trace le portrait. C'est sur une période de neuf années que les rencontres avec l'architecte Pierre Thibault se sont succédé pour les fins de ce documentaire. Ce dernier constitue d'abord une plongée dans l'âme de cet artiste, qui s'abreuve à la nature pour composer des bâtiments de bois, de lumière et de contemplation, d'un grand dépouillement. Bâtiments mais aussi installations flottent sur l'eau ou surgissent des paysages, en portant le sceau de sa poésie du «land art».

Ses projets, tant l'abbaye cistercienne de Saint-Jean-de-Matha que l'espace chorégraphique de Jean-Pierre Perreault, les laboratoires, musées, centres d'interprétation, mais aussi de merveilleuses résidences surgies des bois aux abords des lacs étirent l'environnement; le film d'Anne-Marie Tougas montre avant tout la philosophie de l'architecte. À ses yeux, la nature est, comme l'écrivait Baudelaire, «un temple aux divins piliers». Ici, l'eau du ruisseau, image d'ouverture du film, la grange de son grand-père, dont le soleil filtrait d'entre les planches, et les arbres sont autant de sources d'inspiration sur lesquelles le film s'arrête abondamment.

Des entrevues de Thibault et de ceux qui ont accompagné son parcours (dont Robert Lepage, qui fut à ses côtés au Printemps du Québec à Paris); des client bien sûr, sont au centre du documentaire, mais c'est avant tout la pulsation de la nature, les croquis de l'architecte-peintre, qui confèrent son âme au film. L'incursion chez les moines cisterciens, si avides de lumière et de contemplation, épouse particulièrement la poésie créatrice de Pierre Thibault.

Le Devoir



PHOTO ALAIN LAFOREST

Pierre Thibault s'abreuve à la nature pour composer des bâtiments de bois, de lumière et de contemplation, d'un grand dépouillement.

★★★★

« Une magnifique histoire d'amour. Julie Christie est extraordinaire! »
Stéphane Lafont, Voir

« Un film d'une grande maîtrise. Julie Christie nous émeut profondément. Je vous recommande ce film »
Maria Christol, Le Monde, L'Express, L'Écran

« Absolument extraordinaire! Sarah Polley est une grande artiste! »
Catherine Perrin, Radio Canada (C'est tout meilleur le matin)

« Un premier film remarquable. Vraiment une belle histoire d'amour. »
Muriel Unger, Radio Canada (Christiane Charette)

Julie Christie Gordon Olympia
Pinsent Dukakis

Un film de Sarah Polley

Loin d'elle

(Away From Her)

Adapté de la nouvelle "L'Ours traversa la montagne" de Alice Munro

On doit parfois laisser partir ce qui est toute notre vie.

Sous des torrents de dialogues

EVERYTHING'S GONE GREEN

De Paul Fox.
Avec Paulo Costanzo, Steph Song, JR Bourne, Aidan Devine.
Scénario: Douglas Coupland.
Image: David Frazee.
Montage: Gareth C. Scales.
Canada, 2006, 95 minutes.

MARTIN BILODEAU

Le nom de Douglas Coupland porte-t-il au point de permettre la production d'un film nul? C'est la question que je me suis posée pendant les 95 laborieuses minutes de cette comédie écrite par l'auteur de *Generation X* et mise en scène avec une extraordinaire incompétence par Paul Fox (*The Dark Hours*).

Everything's Gone Green est ce que les Anglo-Saxons appellent un film littéral. Où tous les traits d'esprit ont l'air écrits, où toutes les pensées, toutes les données psychologiques sont vomies dans des torrents de dialogues. Des dialogues que la réalisation, une formalité en soi, ne fait que cadrer en essayant de leur donner un sens supérieur, en vain.

Le gâchis est d'autant plus navrant que l'acteur Paulo Costanzo a vraiment une bonne tête, et la grâce qui va avec. On pense à Gad Elmaleh, en moins pantomime peut-être. Film canadien oblige, il joue un gars qui n'a pas de chance. Blonde, boulot, en une journée sont envolés. Zéro est donc le point de départ de son aventure (attention, mot trop fort), collée à une méditation sur le contrôle de soi et la providence, au cours de laquelle notre bon bougre découvrira que la couleur de l'argent et le secret du bonheur sont deux choses séparées.

Coupland trop embrasse et mal étirent. Dans son scénario décousu, il est tour à tour question de gains de loterie, de blanchiment d'argent, de magouilles immobilières, de mafia chinoise, de tournages de films américains débiles et de plantations de cannabis en sous-sol, alouette! Vous

ai-je dit que ça se passe à Vancouver? De fait, *Everything's Gone Green* se veut une sorte d'état des lieux de la métropole de la côte Ouest, avec son fantasme écologique, son économie sauvage et son fossé culturel. Un projet louable, en somme, doté de quelques bonnes idées. Mais aucune, absolument aucune, ne

fleurit dans ce climat pourtant humide et tempéré.

Collaborateur du Devoir

Quelles aventures sur le chemin de... COMPOSTELLE!

SAINT JACQUES... LA MECQUE

un film de Coline Serreau

Présentement à l'affiche

à Montréal CINÉMA DU PARC 2075 Du Parc, 514-381-1900

à Sherbrooke MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE

à Québec CINÉMA CARTIER

Il n'est jamais trop tard pour changer sa vie

★★★★★

«Un film intrigant au charme aussi élégant que trouble. Une réussite.»
Marc-André Lusier, La Presse

Manon Dumais, Kim Delisle Tremblay, Le Devoir

PRIX LOUIS-DELLUC 2006 MEILLEUR PREMIER FILM

Le Pressentiment

de Jean-Pierre Rousseau

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE

CONSULTEZ LES GUIDES NOUVEAUX DES CINÉMAS

CINÉMA

SEMAINE DU 12 AU 18 MAI 2007

Les NOUVEAUTÉS et le CINÉMA en résumé, pages **4 à 6**

La liste complète des FILMS, des SALLES et des HORAIRES, pages **7 à 13**

dans L'AGENDA culturel

ARCHAMBAULT PALMARÈS DVD

Résultats des ventes: Du 1^{er} au 7 mai 2007

- FILM/ TÉLÉSÉRIE
- LES HAUTS ET LES BAS DE SOPHIE PAQUIN / Saison 1
 - DREAMGIRLS
 - THE QUEEN
 - NIGHT AT THE MUSEUM
 - TRIOLOGIE DE L'ÎLE-AUX-COUDRES / Pierre Perreault
 - LOST Complete Season 2
 - WILL & GRACE Complete Season 6
 - DÉJÀ VU
 - PIRATES OF THE CARIBBEAN
 - HAPPY FEET

- VARIÉTÉS
- THE SECRET
 - SUSIE ARIOLI BAND Live Montréal Jazz Festival
 - NATHALIE LAMBERT Cardio Latino
 - JOHNNY HALLYDAY Flashback Tour: Live
 - PAPE JEAN XXIII Documentaire: spiritualité
 - PATRICK NORMAN Tu peux trapper à ma porte
 - SUR LA TERRE DES DINOSAURES
 - MARCEL LEBOEUF Le chemin de Compostelle
 - AN INCONVENIENT TRUTH
 - JEAN PAUL II: SA VIE, SON ÉPOQUE

Présentement au cinéma

DU RÉALISATEUR DE BASIC INSTINCT STARSHIP TROOPERS SOLDIER OF ORANGE

★★★★★

«UN GRAND FILM D'ESPIONNAGE ET UNE MAGNIFIQUE HISTOIRE D'AMOUR.»
Mad Movies

★★★★★

«BLACK BOOK EST UN SPECTACLE D'UNE INTELLIGENCE ET D'UNE AUDACE REMARQUABLES.»
Le Monde

★★★★★

«CETTE HISTOIRE PALPITANTE VOUS TIENT EN HALEINE DU DÉBUT JUSQU'À LA FIN, SANS TEMPS MORT.»
Brazil

UN FILM DE PAUL VERHOEVEN

LE CARNET NOIR

(BLACK BOOK)

À L'AFFICHE DÈS LE 18 MAI

VOYEZ LA BANDE-ANNONCE SUR WWW.BLACKBOOKFILM.COM

LE FILM À VOIR CETTE ANNÉE!

GAGNANT DE L'OSCAR MEILLEUR FILM EN LANGUE ÉTRANGÈRE

«LE MEILLEUR FILM DE L'ANNÉE!»
David Thomson, GUARDIAN

RIEN N'EST PRIVÉ. RIEN N'EST SACRÉ.

LA VIE DES AUTRES

ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR FLORIAN HENCKEL VON DONNERSMARC

14e SEMAINE!

version originale avec sous-titres anglais
CINÉMAS AMC LE FORUM 22 CAVENDISH (Mtl)

Cinéma

Entrevue avec Sarah Polley

Une étonnante maturité

La jeune actrice canadienne Sarah Polley a réalisé avec *Loin d'elle* (*Away from Her*) un premier long métrage mélancolique, abordant le temps qui passe et les couples qui s'éloignent, sur fond noir de maladie d'Alzheimer.

ODILE TREMBLAY

Longtemps, Sarah Polley a perçu le cinéma comme le fil à la patte à couper le plus tôt possible. Actrice depuis son plus jeune âge — elle a notamment contribué au succès de la série *Road to Avonlea* —, dès l'âge de quatre ans elle tournait *One Magic Christmas* pour la télé. On l'a retrouvée ensuite dans *Les Aventures du baron de Münchhausen* de Terry Gilliam, aux côtés de son père Michael Polley. Sa mère était directrice de casting. Elle l'a perdue à l'âge de 11 ans, ce qui contribua sans doute à sa maturité précoce.

Elle s'imaginait future romancière et activiste politique. L'adolescence de Sarah Polley fut marquée par les manifestations antimondialisation et par son engagement auprès des sans-abri. Elle refusait de vivre en surface du monde.

Sans Atom Egoyan (producteur délégué de *Loin d'elle*), qui l'a mise en scène dans *Exotica*, et surtout dans *De beaux lendemains*, elle aurait jeté l'éponge. «*Mais Egoyan m'a fait découvrir à quel point le cinéma permettait de véhiculer des idées et d'avoir un contenu artistique. Il voyait aussi la réalisatrice en moi.*»

Au début de la vingtaine, elle a réalisé des courts métrages, se familiarisant avec la technique du métier. Mais l'école du premier long métrage fut cruciale pour Sarah Polley. «*En tournant Away from Her, j'ai découvert que j'étais une "control freak" [rires]. J'ai vite appris aussi à me bâtir une carapace. Je suis plus forte que je ne le croyais.*»

Sa force sera sans doute utile à la jeune réalisatrice torontoise, qui

s'envole bientôt pour Cannes, où elle sera membre du jury de la compétition officielle. Pour son plus grand bonheur: «*Voir les meilleurs films du monde en si bonne compagnie...*»

Les Français aiment beaucoup Sarah Polley, qu'ils avaient appréciée dans les films d'Egoyan. Et puis, son *Away from Her*, sorti dans l'Hexagone depuis quelque temps, reçoit d'excellentes critiques. Aux États-Unis aussi.

«*Ca marche bien également au Canada anglais, s'étonne-t-elle. Même si nos films éprouvent tant de difficultés sur nos écrans.*»

Coups de cœur

À ceux qui s'étonnent qu'elle ait choisi de mettre en scène, à 28 ans, un couple possédant 45 ans de vie commune, à l'heure où la maladie d'Alzheimer les sépare, elle rétorque qu'elle carbure aux coups de cœur. «*La nouvelle d'Alice Munro L'ours qui traversa les montagnes m'avait bouleversée. J'ai eu tout de suite envie de l'adapter. C'est une romancière si honnête, capable d'explorer les zones d'ombre de ses personnages. Nul n'est blanc ou noir dans son univers.*»

Sarah Polley assure que le propos de son film n'est pas la maladie d'Alzheimer, mais la mémoire, le temps qui passe sur les couples. «*C'est une histoire d'amour par-dessus tout. Et l'amour est toujours complexe, jamais pur, plus profond après plusieurs années que la passion des débuts.*»

Avoir à sa distribution la mythique Julie Christie n'était pas une mince affaire, tant la star du



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

La comédienne Sarah Polley vient de réaliser son premier long métrage, *Loin d'elle* (*Away from Her*).

Docteur Jivago, en semi-retraite, décline désormais les premiers rôles. Mais elle avait tourné à ses côtés dans *No Such Thing*, de Hal Hartley. Quelques mois d'insistance et un bon scénario ont fait le reste. Elle connaissait bien également les autres comédiens de son film: Gordon Pinsent, Olympia Dukakis et Michael Murphy. «*Même s'ils ont beaucoup plus d'expérience que moi, ils voulaient être dirigés. Ça m'a aguerrie.*»

Sarah Polley s'est plongée dans l'univers de la maladie d'Alzheimer, visitant des malades.

«*Dans le film Iris, qui aborde le même thème, la maladie était captée à un stade beaucoup plus avancé. Away from Her montre au contraire les deux premières années du naufrage. Mais le personnage incarné par Julie Christie est atypique. Rares sont les personnes atteintes de la maladie d'Alzheimer qui demandent elles-mêmes à être hospitalisées.*»

Quelques personnages ont été modifiés par rapport à la nouvelle d'Alice Munro. «*Celui de l'infirmière était plus dur à l'écrit.*» Avec son directeur photo, Luc Montpellier, elle a cherché à capter la lumière, celle qui éclaire les paysages canadiens recouverts de neige. «*Il est tellement question d'intériorité dans Away from Her que la lumière extérieure devenait capitale, comme vecteur de vie.*»

La cinéaste a voulu livrer une

mise en scène élégante, sans excès de style. «*Le propos était suffisamment fort pour exiger cette retenue.*»

Pas question pour Sarah Polley, qui entreprendra cet été le tournage de *Mr. Nobody* du Belge Jaco Van Dormael, de délaisser le métier d'actrice, qu'elle aime désormais. Ce qui ne l'empêche pas de jongler avec deux projets de réalisation. Elle a la piqûre. C'est parti...

Le Devoir

Éblouissants premiers pas

AWAY FROM HER
(LOIN D'ELLE)

Réalisation: Sarah Polley, d'après la nouvelle d'Alice Munro. Avec Julie Christie, Gordon Pinsent, Olympia Dukakis, Michael Murphy. Image: Luc Montpellier. Montage: David Wharansby. Musique: Jonathan Goldsmith.

ODILE TREMBLAY

Le très touchant premier long métrage de l'actrice canadienne Sarah Polley ne s'aventure pas en des eaux faciles. À 28 ans, elle aborde le thème d'un couple âgé à la dérive dont la femme est frappée par la maladie d'Alzheimer.

Iris, de Richard Eyre, adapté du récit de John Bailey en 2002, avait abordé le même sujet de façon magistrale, avec Judi Dench dans le rôle de l'écrivaine Iris Murdoch, frappée par la maladie d'Alzheimer, aimée par son mari (Jim Broadbent, oscarisé pour le rôle).

Les deux acteurs avaient stupéfié. Le film de Sarah Polley n'est pas aussi puissant qu'*Iris*, mais il est fort intéressant tout de même.

Les rapports de couple se retrouvent également au centre du film. Et le duo d'acteurs Gordon Pinsent et Julie Christie, dans ce pas de deux qui dérape, nous entraîne en des contrées où l'abnégation et la perte riment avec amour infini.

Cette histoire tirée d'une nouvelle d'Alice Munro est l'aventure amoureuse de liens qui s'effiloquent mais demeurent tissés serrés. Une histoire simple et tragique: un couple à l'aise, marié depuis 45 ans. Grant (Gordon Pinsent) et Fiona (la mythique actrice de *Docteur Jivago* et de *Loin de la foule déchainée*, Julie Christie). Des pertes de mémoire et le diagnostic de la maladie d'Alzheimer poussent Fiona à s'inscrire elle-même dans une maison de retraite.

La luminosité des scènes du

but, avec la neige, le soleil frappant le petit paradis de campagne où habite le couple, contraste avec le huis clos de la maison de retraite. Mais ni la cinéaste ni le directeur photo n'ont cherché à assombrir les images pour témoigner des détresses intérieures. Au contraire, la vie accompagne la perte tout au long de ce parcours crève-cœur. Une mise en scène fluide et sans esbroufe met l'émotion au centre de l'histoire sans verser dans un pathos facile ni rechercher la virtuosité technique.

Away from Her nous est livré à travers le prisme du mari qui refuse de perdre le contact avec la femme qu'il aime; il lui rend visite quotidiennement, accepte l'indifférence, la relation fusionnelle que Fiona entretient avec un autre patient et, à force de dépassement mais aussi en s'ouvrant aux autres, il retrouve un équilibre.

S'il s'agit d'un excellent rôle pour la légendaire Julie Christie, qui s'éteint peu à peu avec des

éclairages de lucidité filtrant des ombres qui l'enveloppent, l'acteur canadien Gordon Pinsent (*Terre-Neuve, Klondike Fever*) hérite du registre de jeu le plus sensible. Dans la peau de cet homme fragile et fort, rongé par les remords d'une vie conjugale qui ne fut pas sans tache mais toujours amoureux de celle qui égare ses souvenirs, il entre en des zones d'humanité où générosité et fragilité se marient. Son personnage est bien épaulé, il faut le dire, par celui, courageux, concentré, qu'incarne Olympia Dukakis (oscarisée pour *Moonstruck*, de Norman Jewison), en femme qui refuse de désespérer malgré la maladie de son propre mari et qui aide Grant à garder pied.

La dégradation très rapide de Fiona laisse quand même perplexe. Des étapes ont été escamotées. Même son hospitalisation semble prématurée. De même, l'affection que Fiona éprouve pour un patient presque catatonique (Michael

Murphy) apparaît peu crédible. Le personnage secondaire de l'infirmière (Wendy Crewson) se révèle souvent trop brutal et manque de réalisme. Ce qui n'empêche pas *Away from Her* d'atteindre le cœur des déchirements. Film sur la perte de l'amour (qui dépasse le thème

de la maladie), on s'étonne qu'une si jeune femme ait exploré, pour son premier long métrage, des zones aussi douloureuses de fin de vie et qu'elle en témoigne avec un tel doigté.

Le Devoir

FESTIVAL DE CANNES
GRAND PRIX DU JURY

«Un des 10 meilleurs films de l'année.»
24 images

★★★★★

Pointif Télérama Cahiers de cinéma

FLANDRES
UN FILM DE BRUNO DUMONT

À L'AFFICHE

EX-CENTRIS

3114, boulevard Saint-Jacques, 3111
Montréal (Québec) H3T 1A3

PARALLÈLE

LA CINÉ-CARTE DU PARC, 8 FILMS POUR 40\$

DE DAVID LYNCH

INFLUENCE

QUE DIRE DE PLUS?

semaine à 17h00 et 20h30
sam. et dim.: 13h30, 17h00 et 20h30

visitez NOTRE SITE WEB: HORAIRES, TEXTES, PHOTOS, POLITIQUES DE PRIX

3 heures de STATIONNEMENT GRATUIT

CINÉMA DU PARC
3575 Du Parc 514-281-1900

FESTIVAL DE CANNES
MÉDAILLE D'OR

GÉRARD DEPARDEU CÉCILE DE FRANCE

QUAND J'ÉTAIS CHANTEUR

UN FILM DE XAVIER GIANNOLI

«J'AI VU CE FILM DEUX FOIS ET J'EN SUIS RESSORTI AVEC LA BANANE ACCROCHÉE, LE CŒUR EN LIÈSSE ET DES CHANSONS D'AMOUR AU BORD DES LÈVRES.»
JOSÉE BLANCHETTE LE DEVOIR

«... L'ÉMOUVANT GÉRARD DEPARDEU CHANTE LA POMME À L'ÉQUISSE CÉCILE DE FRANCE, DU BORDON.»
MARION DEMARS VOIR

★★★★

«... UN FILM AUQUEL IL EST IMPOSSIBLE DE RÉSISTER.»
BRIAN KILLY THE GAZETTE

★★★★

«C'EST UN FILM Doux, Tendre, QUI VOUS CARESSE COMME LA BRISÉ.»
NORMAND PROVENCHER LE SOLEIL

EX-CENTRIS

CINÉMA Beauport

MÉGA-PLEX OLYMPIA

PONT-VIAU 16

BOUCHERVILLE

STE-ADELE

LE FORUM 22

SHERBROOKE

LE CLAP

K-FILMS AMÉRIQUE présente

«Un hommage au fleuve Niger...
des images magnifiques.»
-Odile Tremblay LE DEVOIR

★★★★★

«Magnifique voyage.»
-Jérôme Delgado VOIR

★★★★★

«Un regard, une voix pour servir le réel.»
-Rachel Haller ICI

★★★★★

«Tout est réfléchi et inspiré dans ce film sur l'eau et la vie...
L'Espérance (le réalisateur) se trouve désormais au sommet de son art.»
-Mario Cloutier LA PRESSE

un fleuve humain
un film de Sylvain L'Espérance

Québec

Présentement à l'affiche!

EX-CENTRIS

PARALLÈLE

15h00 - 19h10